N° 45. 24 Novembre 1906.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

Les Mouettes

par

Paul Adam

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e)

The play *les Mouettes (les Victimes)* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Paul Adam, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Les Mouettes à la Comédie-Française

Le nom de M. Paul Adam évoque dans beaucoup d'esprits le souvenir de Balzac et de Zola. On ne saurait pourtant l'égaler à ces deux géants du roman contemporain ; d'abord il est trop jeune et a trop d'ouvrages encore à nous donner pour qu'on puisse porter un jugement d'ensemble sur son œuvre comme on peut le faire sur celle de ses deux illustres prédécesseurs ; en outre il diffère d'eux par sa compréhension personnelle des êtres et des choses, par son style, par sa méthode de travail. Mais il a leur puissance de production, leur prodigieuse fécondité, leur abondance d'imagination révélée par une profusion d'images variées et colorées, et servie par un verbe nombreux, touffu, harmonieux. Il a abordé plus de sujets différents qu'ils n'osèrent en toucher : il a fait du roman de mœurs, du roman de caractère, du roman social, du roman épique ! Il a fait du journalisme, et tous ses écrits portent la marque de la même plume vigoureuse. Il était naturel qu'il voulût essayer du théâtre à une époque où le théâtre prend une importance si considérable dans l'ensemble de la littérature française.

Aussi, dès ses débuts, écrivit-il une pièce, en collaboration avec M. Gabriel Mourey : *l'Automne*, — l'automne de la société bourgeoise. C'était le tableau d'une grève, avec des émeutes, des fusillades, des victimes : blessés et mourants ; M. Albert Carré, alors directeur du Vaudeville, s'offrit à jouer cet ouvrage excessivement dramatique ; mais la censure, effrayée, soumit le manuscrit au président du Conseil — alors M. Charles Dupuy — qui interdit la représentation. Cette interdiction fut ultérieurement levée en faveur de M. Bour, qui monta et interpréta *l'Automne*, avec succès, au théâtre Moncey. Un peu plus tard, M. Paul Adam écrivait avec M. André Picard une pièce : *le Cuivre*, dans laquelle les deux auteurs prévoyaient et signalaient le rôle croissant de la finance dans les relations internationales modernes, et qui fut jouée avec un vif succès littéraire au Théâtre-Libre que dirigeait à ce moment M. Larochelle fils.

Les qualités mêmes qui font de M. Paul Adam un de nos plus considérables romanciers sont incompatibles avec les exigences de la technique théâtrale qui réclame la concision, la simplicité, la clarté, et en endiguant tout son fougueux, tout son torrentueux débordement de pensée et de lyrisme, il atteint à une force, émouvante comme le spectacle de toutes les forces, mais peu humaine ou du moins qui paraît peu humaine parmi la banalité ambiante et courante... Mais c'est là un reproche qui ressemble étrangement à un éloge.

***

M. Paul Adam est né à Paris le 7 décembre 1862. Ses biographes nous apprennent que les Moulins-Sainte-Catherine furent le berceau de la famille Adam. Son grand-père, le major Adam, assista à toutes les batailles de l'Empire. « Il s'engagea, nous dit M. Batilliat, en 1802, au camp de Boulogne, et prit part à la bataille d'Austerlitz dans un régiment d'infanterie légère. Il fut ensuite aide de camp d'Oudinot. L'empereur le promut officier de la Légion d'honneur durant les Cent-Jours. Colonel de la garde nationale sous la monarchie de Juillet, il mourut en 1860, après avoir maintes fois raconté ses campagnes au père de M. Paul Adam, qui fut directeur des Postes sous Napoléon III. Paul Adam en connut le récit à son tour. »

A M. Adolphe Aderer qui l'interrogeait là-dessus, l'écrivain répondit lui-même : « Une pendule en forme » de lyre, achetée à l'époque du Directoire, avait sonné les heures des départs pour les grands combats, les » heures d'amour et de deuil. Au son » de ses tintements frêles, j'ai moi-» même écrit, sous la dictée de ma » mère, les plans de *la Force*, de *l'Enfant d'Austerlitz*, de *la Ruse*, livres » successifs d'une famille française » entre 1800 et 1830. Pendant cinq » années de labeur, j'ai pieusement » vénéré l'époque où se constitua la » mentalité nationale du dix-neuvième » siècle par l'effort des ancêtres qui » surent donner à notre pays une gloire » unique : par l'Encyclopédie et la » Révolution, triomphe de son intelligence ; par l'Empire, triomphe de » sa force au service de l'esprit juste... »

Et M. Aderer continue : « M. Paul Adam nous parle de son labeur. Il a raison. L'auteur de *l'Enfant d'Austerlitz* est un travailleur, un travailleur acharné, infatigable. Il n'est pas indifférent, peut-être, de savoir comment un écrivain renommé de notre temps comprend son devoir et distribue ses efforts : réveillé à 6 heures et demie, M. Paul Adam commence par lire pendant deux heures, c'est ce qu'il appelle « mettre du charbon dans la » machine ». Après le petit déjeuner, il se met devant sa table à 9 heures et écrit jusqu'à 1 heure. Déjeuner, promenades, visites ; à 5 heures et demie, Paul Adam reprend sa plume jusqu'à 9 heures. Dîner ; puis nouvelle lecture jusqu'au coucher, vers minuit. »

Mais l'auteur des *Mouettes* trouve quelque adoucissement à un pareil effort. Notre photographe l'a surpris, comme on en juge par la gravure ci-contre, dans son vaste cabinet de travail, avec la plus gracieuse des collaboratrices. « ... C'est que le puissant écrivain vit dans l'intimité intellectuelle la plus complète avec la compagne de sa vie, — rapporte notre confrère Léo Marchès. C'est elle qui soutient son courage, réchauffe son enthousiasme aux heures où l'inspiration rétive, la pensée paresseuse, l'inciteraient à une fâcheuse oisiveté. Mme Paul Adam est bien cette *Associée* que le regretté Lucien Mühlfeld, son beau-frère, sut étudier et dépeindre, pour l'avoir, lui aussi, rencontrée. »

***

Or, depuis quelques années, M. Paul Adam songeait de nouveau au théâtre, et il rêvait d'aborder, avec une grande comédie, notre première scène dramatique. Il s'en ouvrit à M. Jules Claretie, en 1902 — nous raconte *le Gaulois* — et M. l'administrateur général de la Comédie-Française encouragea l'écrivain qui lui soumit, deux ans après le sujet des *Mouettes*. Ce sujet, M. Paul Adam l'avait trouvé au cours de l'été de 1904, qu'il avait passé en Bretagne avec Mme Paul Adam : il avait appris qu'un ancien officier de la flotte louait, par nécessité, à chaque saison estivale, une partie de sa demeure — la plus grande — à des Parisiens fortunés et, poursuivant son étude, il se plaisait à l'analyse des sentiments que devait faire naître dans l'esprit et le cœur de l'officier pauvre le contact de sa médiocrité et de son existence monotone avec la fortune et la vie joyeuse de ses pensionnaires. Le lendemain il rencontrait ce brave homme, accompagné de sa famille modestement vêtue, faisant les honneurs du pays à une de ses nouvelles locataires d'une rare beauté et d'une suprême élégance. Et croisant le groupe, M. Paul Adam crut lire dans les regards du petit propriétaire tout un poème de regrets visibles.

Cela suffit au romancier observateur pour poser le problème de l'homme qui songerait à s'affranchir par le divorce d'une situation précaire, afin de conquérir par un second mariage la fortune et le luxe dont il est dépossédé. La situation dramatique était posée. Le jour même, M. Paul Adam s'installait à sa table de travail, en face de la mer, et trois semaines plus tard, ses trois actes étaient terminés.

De retour à Paris, il les revoyait attentivement ; mais, au cours de ses travaux, de ses retouches, pourrait-on dire... il eut l'idée d'en écrire le roman ! Nous avons dit la puissance de travail que possède M. Paul Adam, le labeur quotidien auquel il se soumet avec joie. Il fit donc son roman : celui-là qui fut publié l'an dernier sous le titre du *Serpent noir*.

La pièce que nous publions n'est donc pas tirée d'un roman comme cela se produit parfois ; c'est la pièce, au contraire, qui a inspiré le roman.

A la fin de l'automne de 1905, la pièce était au point, mais la lecture en fut faite aux artistes seulement au mois de juillet dernier. La mise en scène en fut confiée à M. Raphaël Duflos, et les répétitions commencèrent au mois d'octobre.

Mais, pendant les répétitions, un

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

LES MOUETTES

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE M. PAUL ADAM

A la mémoire
de Lucien Mühlfeld.

M. ET Mme PAUL ADAM CHEZ EUX

Les Mouettes *ont été représentées pour la première fois au théâtre de la Comédie-Française le 14 novembre 1906.*

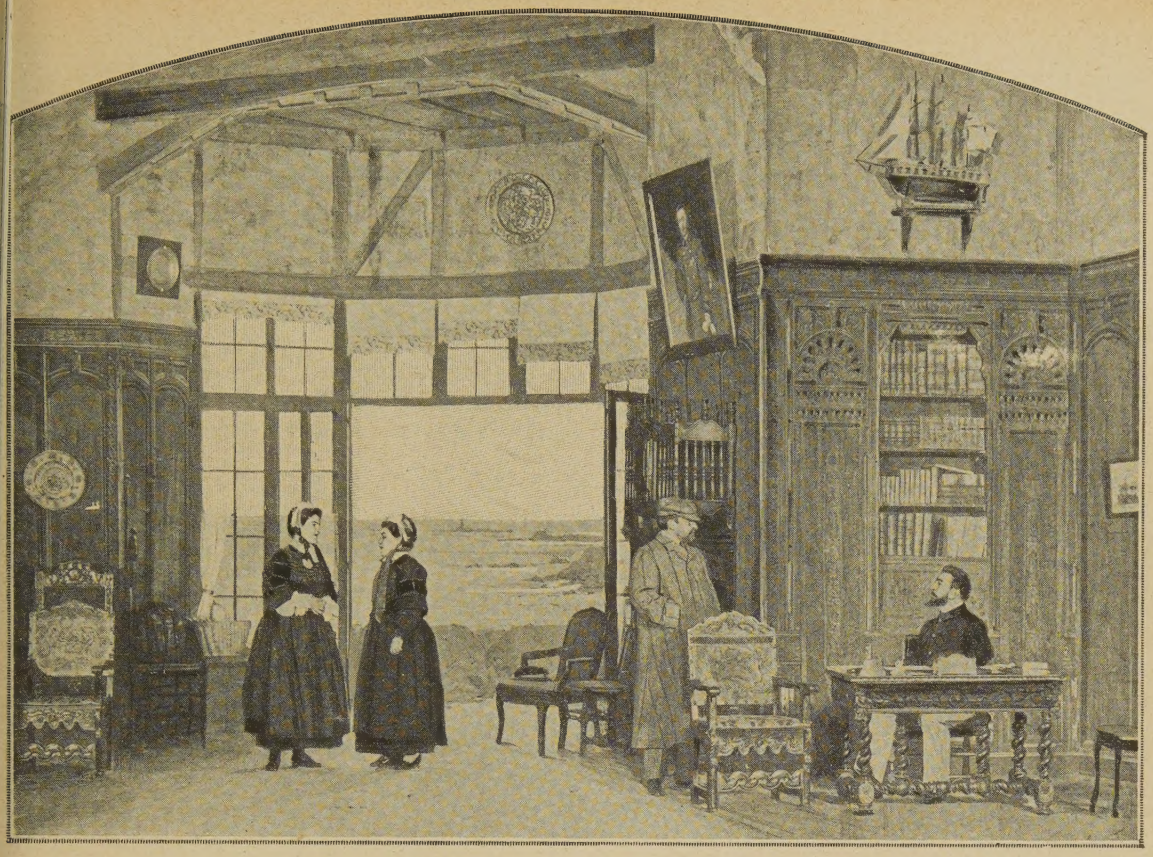
PERSONNAGES

Chambalot, 40 ans, lanceur de produits pharmaceutiques; très élégant, aspect yankee.....	MM. RAPHAEL DUFLOS.
Jean Kervil, médecin de la marine, 38 ans; type de savant rêveur, maladif, figure de christ; beauté.....	HENRY MAYER.
Madame Darnot, belle-mère d'Adrienne, 55 ans, veuve, allures viriles et nobles.....	Mmes RENÉE DU MINIL.
Yvonne Kervil, femme de Jean, 32 ans; neutre blonde; toilettes simples de personne pieuse et ménagère; coquetterie d'institutrice sans ridicule.....	LARA.
Adrienne Darnot, cousine de Jean etd'Yvonne, 33 ans, veuve d'un député; Parisienne très élégante, belle créature, intelligente, dilettante amoureuse.....	BERTHE CERNY.
Anne-Marie, servante bretonne, 18 ans, costume de Pont-Aven; jolie.....	DUSSANE.
Marianne, sa tante, 50 ans, paysanne.....	LYNNÈS.
Gilberte Darnot, 13 ans, fille d'Adrienne, délicate et tapageuse, éveillée.....	LA PETITE LYRISSE.

La scène se passe de nos jours, en Bretagne, au bord de l'Océan, dans la maison du docteur Kervil.

DÉCOR DE M. JAMBON

PHOTOGRAPHIES PAUL BOYER



Chambalot, à Kervil : « *Veux-tu me prendre en pension ?* »

LES MOUETTES

ACTE PREMIER

La scène représente une salle ouverte par une grande baie sur une terrasse. On voit la mer sauvage. Meubles bretons soigneusement, artistement réparés, astiqués. Bibelots anciens du pays. Portraits de marins. Sur un bahut, des flacons à tubulures. Bibliothèques de vieux livres.

Scène première

KERVIL, MARIANNE

KERVIL. — Ah... Voici le dynamomètre, Marianne. Serrez ferme. Encore. Bien. Vous suivez votre régime?

MARIANNE. — Bien sûr... monsieur le docteur... Bien sûr... Pour ça.

KERVIL. — Je vais écrire l'ordonnance. Allez donc chez le pharmacien en sortant d'ici... Vous avez votre carriole, vous pouvez trotter jusqu'à Pont-l'Abbé!

MARIANNE, montrant son panier. — Ah ! oui, je vais vendre mes légumes et mes poulets.

Elle se tait pendant qu'il écrit.

Scène II

LES MÊMES, CHAMBALOT et ANNE-MARIE, sur la terrasse.

CHAMBALOT. — Les chambres ne me paraissent pas gigantesques, mais c'est propre. Ça donne sur la mer... Maintenant, je voudrais bien causer avec le docteur Kervil.

ANNE-MARIE. — Monsieur ne peut pas recevoir ce matin.

CHAMBALOT. — Veuillez l'avertir tout de même... Allez donc ! On aime toujours être dérangé par une jolie personne.

ANNE-MARIE. — Monsieur... l'a bien défendu.

CHAMBALOT. — Annoncez Chambalot. Les produits Chambalot, l'iode Chambalot, le régénérateur Chambalot. Il ne connaît que ça : Chambalot.

KERVIL, agacé. — Qu'y a-t-il, voyons ?

CHAMBALOT. — Nous nous sommes rencontrés, à Nantes, il y a quatre ans, un mois avant que tu n'embarques sur le *Surcouf*... Chambalot! du quartier Latin!...

KERVIL. — Oui ! oui... Tu as changé. Tu as grossi.

Ils se considèrent.

CHAMBALOT. — Toi, tu as encore maigri...

MARIANNE, à Anne-Marie. — Ecoute, la petite... tu te fais trop belle.... Est-elle propre !

KERVIL. — Je te demande pardon ! mais j'interroge une malade. Tu permets ?...

CHAMBALOT, sans écouter, déplie un journal. — *Le Messager de l'Ouest*, avant-hier, contenait une petite annonce : « Chambres et appartements confortables, dans un manoir ancien au bord de la mer... S'adresser au docteur Kervil... Prix modérés ». J'ai voulu voir...

KERVIL. — C'est bien de moi, cette annonce... (A Marianne.) Attendez, Marianne...

Marianne s'est avancée vers le docteur. Chambalot passe brutalement entre elle et lui.

CHAMBALOT. — Alors, veux-tu me prendre en pension ? J'ai visité les deux chambres. C'est breton, vieux bois ciré ! Beaucoup de mouettes sur la côte ; pour la chasse... Et puis, nous renouvellerons connaissance...

KERVIL. — Enchanté ! (A Marianne.) Il faut vous soigner, vous !

CHAMBALOT, l'interrompant. — Six cents francs, n'est-ce pas ?... Tout compris ? On change les serviettes chaque jour ?... Entendu ?

KERVIL. — Ravi ! Et tes bagages ?

CHAMBALOT. — Derrière l'automobile. (A Anne-Marie.) Mademoiselle, montrez à mon chauffeur où il doit déposer les fusils, la réserve à cartouches, le panier au jambon et la bicyclette. Ce soleil brûle. Si tu as des boissons fraîches ?...

KERVIL. — Une citronnade ?

CHAMBALOT. — Parfait.

KERVIL. — Ne partez pas, Marianne ! Il faut que j'ajoute quelque chose à l'ordonnance. Vous n'avez plus de ma poudre. Je vais vous en chercher. Je me défie de celle que vend l'herboriste. (A Chambalot.) Tu permets ? Je reviens.

MARIANNE, le suivant jusqu'à la terrasse. — Oh ! avec votre petite seringue, que je vous dis, vous chasserez tout le mal. Quand vous piquez quelqu'un, celui-là peut être tranquille... (A Chambalot.) C'est comme ça qu'il a ôté la fièvre typhoïde à la petite... Elle était si bas... que j'avais allumé les bougies et mis du buis à tremper dans l'eau bénite...

Scène III

CHAMBALOT, MARIANNE, ANNE-MARIE

CHAMBALOT. — Mademoiselle, je vous remercie. Que vous avez le geste gracieux ! Vous vous appelez Anne-Marie ?...

ANNE-MARIE. — Oui, monsieur. (A Marianne.) Comment va l'oncle ?

MARIANNE. — Tout de même. Et toi ?

ANNE-MARIE. — Tout de même.

Elle va ranger à droite et à gauche.

CHAMBALOT. — Et la fièvre typhoïde s'est attaquée à cette charmante petite fille ?

MARIANNE. — Ah ! oui donc. Elle est orpheline, alors, j'en ai la charge, vous savez... Vous n'allez pas rester dans le pays ?

CHAMBALOT. — Si. Pourquoi, ça vous chiffonne ?

MARIANNE. — Oh, je vous reconnais bien !... Eh, oui... Dimanche, à Fouesnant, vous avez écrasé le petit toutou de la balayeuse. Son chien, c'était son seul plaisir donc... Elle n'a plus personne, la vieille... Ah ! si vous n'aviez pas filé si vite, vous l'auriez vu pleurer en le ramassant... Elle lui parlait comme à son enfant, quoi !

CHAMBALOT. — La douleur avive l'intelligence ! A qui, ces framboises-là ? dans le panier ?.. C'est pour vendre ?... Je les achète... voilà quarante sous.

MARIANNE. — Il y en a pour trois francs. Je les ai payées cinquante sous à mon gendre.

CHAMBALOT, il en mange quelques-unes aussitôt. — Vous avez eu tort. Moi, je ne me laisse pas rouler, quoique Parisien.

MARIANNE. — C'est malheureux tout de même, je perds là-dessus dix sous... c'est bien pour ne pas faire du bruit chez le docteur.

CHAMBALOT. — Remerciez-moi. Pour réparer cette petite perte vous inventerez tout à l'heure, au marché, des moyens plus astucieux de profit... Et ce que vous aurez gagné en adresse commerciale vous servira beaucoup dans la suite... (Ironique.) Vous avez compris ?... Non ? Ça ne fait rien.

Scène IV

KERVIL, CHAMBALOT, qui s'est versé lui-même à boire et a dégusté savamment le breuvage, MARIANNE

KERVIL. — Superbe, ta machine ! Soixante chevaux !

CHAMBALOT. — Toi aussi, tu chauffes ?

KERVIL. — Non... je chevauche modestement la bicyclette.

CHAMBALOT. — Tant pis... Rien n'égale la vitesse.

KERVIL. — Quand on n'écrase pas le monde.

CHAMBALOT. — On n'écrase que les maladroits, les imbéciles, les infirmes !... Le beau malheur ! On envoie bien un coup de fusil au chien de chasse qui ne sait pas rapporter... Une bête inutile, un homme inutile... ça ne vaut pas que ça mange...

KERVIL. — Oh ! Oh ! Voilà des idées radicales... Alors, que ferais-tu de moi ? Tout à l'heure, je ne pourrai plus continuer mon service à la mer. Tu m'enverrais aussi du plomb dans le corps ?

CHAMBALOT. — Malade ?

KERVIL. — J'ai pris la fièvre jaune à la Vera-Cruz, il y a dix-huit mois.

CHAMBALOT. — Tes matelots du *Surcouf* t'ont contaminé ?... Mais à présent ?

KERVIL. — Le cœur ne va guère... J'entrevois le moment de me résigner à la réforme... Emportez votre ordonnance, Marianne, revenez demain.

MARIANNE. — Ah ! j'ai mes pommes de terre à arracher demain, je peux pas avant dimanche... Non.

KERVIL. — Eh bien, je ferai un saut jusque chez vous... par-dessus les quinze kilomètres ! Ah ! que votre route est mauvaise pour le cycliste !... Enfin ! Vous pourriez avoir un peu de fièvre... Il faut que je surveille ça de près. A demain. Embrassez les petits pour moi.

MARIANNE. — Au revoir, monsieur le docteur... Si des fois je suis pas à la maison, je serai aux pommes de terre. Vous me trouverez bien toujours.

KERVIL. — Sans doute...

MARIANNE, à Chambalot. — Alors, vous ne voulez pas me donner mon compte ? C'est malheureux, ça... C'est bien pour M. le docteur que j'y perds !...

Scène V

CHAMBALOT, KERVIL

CHAMBALOT. — Ah ! tu en as, de la bonté ! Comment, toi, malade, tu vas courir là-bas ?... Elle se moque de toi, cette femme !... Je parie que tu vises la députation, hein ?...

KERVIL. — Oh ! non ! Mais que veux-tu ? Ils ont la vie si difficile... D'ailleurs, j'observe l'effet d'un sérum que je viens de lui injecter. J'étudie sur elle les effets d'une petite invention.

CHAMBALOT. — Guéris-toi d'abord. Tu connais le remède ?

KERVIL. — Oui : cesser tout travail un an ou deux. Cure d'altitude. Promenades en voiture. Éviter les préoccupations, les chagrins. Etre millionnaire.

CHAMBALOT. — Surtout ! Et il y a des sots pour soutenir que la santé vaut mieux que la fortune... Oh ! là, là ! La fortune procure tout, même la santé... (Regardant le portrait.) C'est ta dame, là ?

KERVIL. — Figure de petite personne sage... n'est-ce pas ?

CHAMBALOT. — Hein ! On se retrouve... toi, marié, barbu... moi, veuf et ventru... Hein, depuis Bullier... Et les parties de rams au Vachette... Et notre Angèle, qui portait des casquettes de jockey...

KERVIL. — Quelle chevelure !

CHAMBALOT. — Et une croupe !... Dis donc : Perdrot ? le grand Perdrot !... Tu le vois toujours ?

KERVIL. — Nous sommes restés en relations épistolaires.

CHAMBALOT. — Il fait son chemin.

KERVIL. — Pas mal, oui.

CHAMBALOT. — Inspecteur en second des services sanitaires... Et toi, donc !... On discute, en séance publique de l'Académie, tes communications sur les signes électriques du sang.

KERVIL. — Je nourris ma petite hypothèse... comme tout le monde. Il suffit d'étudier sa maladie...

CHAMBALOT. — Ah ! j'ai suffoqué le jour où nous avons appris ça... Toi, qui n'étais pas fichu, dans le temps, de distinguer l'oxalate de potasse et le bi-oxyde de manganèse... pour le cours de toxicologie... tu te souviens ?

KERVIL. — Vaguement !

CHAMBALOT. — Et voilà qu'on te discute en séance d'Académie !... On m'a changé mon Kervil... Je ne reconnais plus mes bêtes...

KERVIL, rit un peu amèrement. — J'ai tant travaillé... Et toi ? Et la Compagnie des Produits pharmaceutiques ? Ça marche, ta fabrique d'iode; ton huile de foie de morue ? J'ai contemplé des affiches sur tous les murs de Bretagne... Régénérateur Chambalot... Il y avait dessous une dame mirobolante qui soulevait des haltères monumentales, tandis qu'un vieux monsieur retroussait la pointe de sa moustache.

CHAMBALOT. — Un symbole !.. Ton tabac ne vaut rien.

KERVIL. — Tu trouves ? C'est du tabac de troupe, je ne peux fumer que ça.

CHAMBALOT. — Perdrot m'avait dit que ta grand'mère t'avait légué des immeubles ?

KERVIL. — Cette vieille maison, tout simplement, ces meubles dont je ne sais pas me séparer et quelques hectares de pâturages ; mais j'ai dû vendre les moutons peu à peu.

CHAMBALOT. — Tu t'es marié trop jeune.

KERVIL. — J'avais une théorie, je ne voulais pas être renté par ma femme, moi ! Je ne voulais rien devoir qu'à moi seul.

CHAMBALOT. — Quelle naïveté ! Et tu as cru qu'on t'en saurait gré ? Pour t'admirer noble et généreux, tu as gâté deux vies, la sienne et la tienne ! Égoïste ! Et tu en es à prendre des pensionnaires... Allons, il faut que tu découvres un régénérateur, toi aussi !

Il rit.

KERVIL. — Pourquoi pas ? Cette bonne femme qui était là tout à l'heure, je lui insinue de mon sérum dans la peau depuis trois semaines... Voici la courbe des résultats. Très convaincante !... Ça peut t'intéresser, toi, l'homme des régénérateurs...

CHAMBALOT. — Que ce soit bon, que ce soit mauvais...

KERVIL. — Ça n'a pas grande importance ?

CHAMBALOT. — Non ! D'abord, il faut que ta fabrication ne coûte rien, ou presque, si l'on prétend gagner quelque chose.

KERVIL. — Les pharmaciens exigent des remises énormes ?

CHAMBALOT. — Toi, tu leur vendras des produits fabriqués avec des éléments de choix, et tu ne joindras pas les deux bouts !

KERVIL. — Tu n'aimes pas encourager les gens ?

CHAMBALOT. — D'ailleurs, rien à faire sans publicité. Une chronique de réclame scientifique dans un grand journal de Paris, c'est tout de suite cinq ou six mille en première page, la seule qui influence le lecteur, trois mille en seconde ; et celle-ci ne vaut que pour réveiller les souvenirs du client.

KERVIL. — Mes résultats convaincront par leur seul énoncé.

CHAMBALOT. — Tu inventerais l'eau de Jouvence... eh bien, sans réclame, ça ne rajeunirait pas dix vieilles danseuses, puisqu'elles ignoreraient ton miracle.

KERVIL. — L'Académie de médecine discutera prochainement ma seconde observation, qui sera communiquée aux publicistes.

CHAMBALOT. — Les journaux l'inséreront si tu payes... si tu ne payes pas : bonsoir !

KERVIL. — Mais ils apprendront qu'il s'agit de sauver des existences... par milliers.

CHAMBALOT. — Des milliers d'existences !... Ils s'en moquent, les administrateurs. Crois-tu qu'ils vont gâcher leur combinaison de prospectus en vantant un produit gratis ? Des milliers d'existences !... Ils s'en fichent !

KERVIL. — Toi, tu déprécies trop mes chances !... Tu dois avoir tes raisons.

CHAMBALOT. — Malin !... Eh bien, non, non ! les affaires actuellement... (Il s'approche d'un portrait.) Quel est donc ce militaire ?

KERVIL. — Mon père, le capitaine de frégate. Celui que les Pavillons Noirs ont tué...

CHAMBALOT. — Le vrai courage doit être prudent... Là ?

KERVIL. — Mon aïeul maternel, le vice-amiral de Kerledan. Il assistait à la bataille de Navarin en 1827.

CHAMBALOT. — Ah ! oui, l'indépendance de la Grèce !... De la politique d'opéra. Écoute : tu as trop d'atavismes héroïques pour rien entendre au commerce. Moi, on m'a réformé pour la vue... Aussi, je vais t'abattre tout à l'heure quatre mouettes sur cinq. (Il rit.)

KERVIL. — Oui, tu me parais un homme adapté à l'époque, toi ! (Entre Yvonne.) Yvonne, je te présente notre nouveau pensionnaire, M. Chambalot.

Scène VI

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Monsieur... On a déjà monté vos bagages dans les chambres.

CHAMBALOT. — Je vous remercie, madame... La pipe vous incommode-t-elle ? Non... Je vous demanderai tout à l'heure la permission d'aller faire quelque toilette... La chaleur est accablante... Je félicitais à l'instant mon ami Kervil sur votre portrait... Cela ne vous ressemble plus entièrement... Sans doute, il a été peint il y a longtemps déjà?

YVONNE. — Huit ans, lorsque nous nous sommes mariés. Je ne parais plus aussi jeune.

CHAMBALOT. — Vous êtes différente, voilà tout... On change. Ainsi Kervil : autrefois il se rasait. Maintenant il laisse croître sa barbe. Ça l'a transformé... Vous l'avez permis, madame?

YVONNE. — Puisque ça lui plaît. Quant à moi, j'y gagne : j'ai quelque chose de plus à chérir en lui.

CHAMBALOT. — Voilà de l'exquise galanterie !... Hébergez-vous d'autres pensionnaires que moi ?

KERVIL. — Oui, notre cousine, avec sa fille et sa belle-mère.

YVONNE. — La veuve d'un député. Une Parisienne, une jolie femme.

CHAMBALOT. — Ah! une jolie femme : tant mieux!

KERVIL. — Une mère admirable. Elle reste dans ce trou pour son enfant, délicate comme le père, que j'ai soigné jusqu'à la fin.

YVONNE. — J'espère que vous vous plairez ici... Avez-vous apprécié notre vue ?

CHAMBALOT. — Non, pas encore. Il y a une vue ? Où donc ?

YVONNE. — Aimez-vous l'espace, cette vaste étendue d'Océan, ces lacs de soleil dans la mer grise ?

CHAMBALOT. — On dit que les cygnes sauvages passent quelquefois sur cette côte... Je voudrais bien en chasser.

Il fait le geste de mettre en joue.

KERVIL. — Jusqu'à présent je n'en ai jamais aperçu.

YVONNE. — Vous ne souffrirez pas de voir des beaux oiseaux saigner et puis agoniser ?...

CHAMBALOT. — Moi, vous comprenez, je ne m'occupe pas des bêtes ; je m'occupe de mon tir.

KERVIL. — Il s'occupe de lui, il s'occupe de développer son adresse, sa force, sa personne. Voilà ce qui rend omnipotentes les races du Nord...

YVONNE. — Ah !

KERVIL, s'excitant. — Tandis que notre sensibilité atrophie nos vigueurs ; elle nous rend timides, peureux, infirmes d'âme et de corps.

CHAMBALOT. — Il exprime à merveille de saines opinions.

YVONNE. — Auriez-vous déjà, monsieur, fait un disciple en si peu de temps ?... A l'ordinaire, on le persuade moins vite. Mes compliments.

CHAMBALOT. — Me voilà très fier. Que regardes-tu comme ça, hein ?

KERVIL. — Rien... rien !

CHAMBALOT. — Ah ! la cendre de ma pipe tombe sur le fauteuil... Madame, que d'excuses je vous dois !... La cendre ne tache pas... Je n'ai rien brûlé ?... non... Du lampas à quarante francs le mètre, au moins !

YVONNE. — Il a fallu qu'on le tissât exprès à Lyon, sur un vieux modèle breton.

CHAMBALOT. — C'est trop précieux pour les fumeurs.

YVONNE. — Ordinairement, Jean fume sur la terrasse.

CHAMBALOT. — Ça dépend des goûts. Moi, je préfère fumer à l'intérieur... dans un bon fauteuil où l'on s'étale bien. Ça ne gêne pas ?

YVONNE. — Oh ! non.

CHAMBALOT. — Permettez-moi de passer dans ma chambre... A quelle heure déjeune-t-on ?

YVONNE. — Midi et demi.

CHAMBALOT. — C'est un peu tard.

Scène VII

YVONNE, KERVIL

YVONNE. — Le lampas est brûlé.

KERVIL. — Très peu... quatre petits points noirs... ça nous coûtera dix francs chez le stoppeur...

YVONNE. — Il aurait pu fumer dehors, ton ami.

KERVIL. — Il a des façons de célibataire.

YVONNE. — Enfin les six cents francs de sa pension assurent le bilan de notre été.

KERVIL. — Si je ne me trompe, il tourne autour de moi pour découvrir la formule de mon sérum, et composer un de ces remèdes qu'il vend à force de réclame. Il peut me faire gagner une fortune, ce gaillard-là.

YVONNE. — Avec des moyens de charlatan !

KERVIL. — Il est l'agent général de la Société des Produits pharmaceutiques, dont les bénéfices se chiffrent par millions.

YVONNE, en colère. — Alors !... il n'y a plus qu'à tout supporter.

Scène VIII

LES MÊMES, GILBERTE, Mme DARNOT

GILBERTE, au dehors. — Domino!... Domino!... quel chien !... Le voilà encore qui poursuit les poules... Domino !... Domino !... Ah ! oui ! Mais il va l'attraper, le coq !

KERVIL. — Madame Darnot, vous semblez bien allègre, ce matin.

Mme DARNOT. — Cette brise fouette la peau, elle me réconforte.

GILBERTE. — Vous savez : Domino attrape les poules... Il va les manger !

YVONNE. — Non, non, laisse-le, va !

GILBERTE. — Docteur, j'ai développé nos photographies... Ça sèche vite... Celle où vous ramez avec maman, dans la barque, elle est idéale !

YVONNE. — Adrienne a bien dormi ?

GILBERTE. — Très bien... Ce n'est pas comme moi : j'en ai eu des cauchemars.

Mme DARNOT. — Je crains que l'air de l'Océan n'agace les nerfs de cette jeune personne... Elle s'agite... elle bavarde...

GILBERTE. — Oh ! grand'mère... Je ne bavarde pas tant que ça. La preuve, c'est que j'achève ce soir le gros livre. Vous m'en prêterez un autre, docteur ; dites ?... Encore des mémoires... Ça m'amuse... Ça m'amuse !

Mme DARNOT. — Auparavant, on n'obtenait qu'elle ouvrît un seul volume.

GILBERTE. — Le docteur, lui, ne m'oblige pas à savoir d'abord toutes les dates sans fautes. Alors, les aventures des rois et des reines, des ministres, ça devient drôle comme tout quand il n'y a plus de dates.

Mme DARNOT. — Votre mari est un éducateur admirable.

YVONNE. — Jean aime expliquer l'univers à tous selon l'intelligence de chacun.

KERVIL. — Il suffit d'indiquer sans contraindre.

GILBERTE. — Voilà mère !

Scène IX

LES MÊMES, ADRIENNE, puis CHAMBALOT

ADRIENNE. — Bonjour tout le monde !

KERVIL. — M. Chambalot, mon ami, chimiste distingué... Mme Darnot, Mme Adrienne Darnot, Mlle Gilberte Darnot.

GILBERTE, bas, à sa mère. — Pourquoi le monsieur est-il descendu en camisole ?

ADRIENNE. — Chut !

CHAMBALOT. — Mesdames, tolérez-vous le pyjama ? Il fait si chaud, je me suis permis de revêtir le pyjama pour déjeuner. Sur le paquebot, dans la mer Rouge, les dames acceptent le pyjama... Madame Darnot, j'ai beaucoup connu votre fils, le député progressiste. Nous lui devons la prime d'exportation pour les sucres.

Mme DARNOT. — En effet, il s'occupa de la question.

CHAMBALOT. — Grâce à ce privilège, quelques-uns de nos raffineurs ont empoché jusqu'à trois cent mille francs de bénéfices nets par campagne de fabrication, en vendant leurs produits cher en France, et à moitié prix sur les marchés d'Angleterre. Ce fut notre brave peuple qui paya la note en sucrant son café, en mangeant sa confiture, aliments toniques et réparateurs.

Mme DARNOT. — J'ignorais ces résultats indirects.

CHAMBALOT. — Oh ! je connais l'affaire. Dès cette époque, je fournissais une partie des produits chimiques aux usines du Nord. Je fus membre de la commission qui résolut d'offrir une médaille de vermeil : « A Philippe Darnot, député de la Sarthe, les raffineurs du Nord, 1887 ».

GILBERTE. — Celle de l'écrin rouge, maman ?

CHAMBALOT. — Je me souviens même qu'elle a coûté deux cents francs au total, et que j'ai versé dix francs à la souscription.

ADRIENNE. — Oh ! monsieur, voilà bien une chose dont je vous saurai un gré éternel. Touchez là !

Mme DARNOT. — Je puis vous les rendre.

CHAMBALOT. — Vous raillez, madame, vous raillez. (Les servantes apportent une table toute servie et disposent le couvert.) Ah ! voici la vaisselle. On déjeune là ?

YVONNE. — Dans la belle saison, il est agréable de recevoir directement la brise de la mer, n'est-ce pas ?

Mme DARNOT. — Sans doute.

CHAMBALOT. — Oui. (Fredonnant.) Et l'on voit passer les bateaux tout le long de l'eau en vidant son verre. Mais l'ombre est légère. La boisson va s'échauffer. Je propose d'avancer la table ici, qu'en dites-vous, mesdames ?

Scène X

LES MÊMES, ANNE-MARIE

ANNE-MARIE. — Madame est servie.

YVONNE. — A table !

On s'assied autour de la table que les servantes ont avancée.

CHAMBALOT. — Des crevettes... se mangent avec les doigts.

GILBERTE. — Oh !

ADRIENNE. — Et avec les dents... aussi.

CHAMBALOT. — Vous permettez que je compose un beurre de poisson ?

YVONNE. — Un beurre de poisson ?

CHAMBALOT. — Oui... tenez. On prend un bon morceau de beurre... un bon morceau... au moyen de la fourchette, on écrase les crevettes dedans... là, comme ça... Et on avale tout, les pattes, la tête, les anneaux, tout passe dans le beurre... Imitez-moi, vous m'en remercierez.

ADRIENNE. — J'aime mieux non... Ça ne vous offense pas. ?

CHAMBALOT. — Vous êtes libre. Oh ! vous êtes libre !... Seulement, pardonnez-moi, vous ne savez pas apprécier les succulences. Les Australiens appellent cette friandise : fisch-toast. Avec une tartine de fromage fondu et brûlant, saupoudré de chapelure... ce mets vaut l'ambroisie...

Mme DARNOT. — Ça doit empester ?

CHAMBALOT. — Du tout. A Melbourne, quand je passais devant les bars, ce parfum éveillait aussitôt mon appétit.

GILBERTE. — Je n'aimerais pas ça.

YVONNE. — Gilberte, prends garde, tu vas tacher la nappe, mon enfant ; il ne faut pas tenir son verre incliné comme ça.

ADRIENNE, très gracieuse. — Avez-vous travaillé ce matin, monsieur l'alchimiste ? Et à quel nouveau miracle ?...

CHAMBALOT. — Alors ? en introduisant du manganèse et de l'argent dans les veines, tu réussis à renforcer le pouvoir des propriétés électriques, à former, en quelque sorte, la pile, à dégager du fluide qui multiplie les énergies du sang. Est-ce bien ça ?

KERVIL. — Oui.

ADRIENNE, véritablement contente. — Ça va ?

KERVIL. — Ça va même très vite.

YVONNE, impatientée. — Jean, offre donc le sel à Mme Darnot... Gilberte, tu laisses glisser ta serviette. Voyons, ramasse ta serviette.

GILBERTE. — Voilà... voilà...

CHAMBALOT. — Vous suivez les expériences de chimie organique, madame ?

ADRIENNE, éloquente et coquette. — Mais, monsieur, pensez donc ! on nous découvre les secrets des forces qui animent les êtres, qui font palpiter les chairs, et grâce à quoi notre vigueur s'augmente, nos membres se meuvent, notre cerveau pense, notre idée s'exalte... Qui donc ne regarderait pas indéfiniment Prométhée produire le feu nouveau ?

CHAMBALOT. — Très bien... Mais très bien ! C'est très bien... Quand ça paraît-il en librairie ?

ADRIENNE, avec un accent de mystère passionné. — Je garde pour moi mes émotions.

KERVIL. — Pour elle et ses intimes.

ADRIENNE. — Quelles heures vous passez dans votre laboratoire... monsieur le Dieu ! Que je voudrais savoir davantage, afin d'éprouver de telles sensations !

YVONNE. — Ces instants-là le compensent de tant de peines !

Mme DARNOT. — Il a compromis sa santé !

YVONNE. — Sa fortune.

ADRIENNE. — Il s'est interdit toutes les distractions, la lecture même, pour sauver des existences humaines !

YVONNE, enthousiaste et opiniâtre. — Il les sauvera.

Mme Darnot. — Il les sauvera ?...

Adrienne. — C'est absolument sûr.

Yvonne. — On ne peut plus douter...

Adrienne, enchantée. — Tu ne doutes plus, n'est-ce pas, Yvonne ?

Yvonne, très vaillante. — Mais je n'ai jamais douté, moi !

Kervil. — Elle n'a jamais douté.

Mme Darnot. — Elle aime trop pour ça.

Gilberte. — Mère dit toujours que vous serez le plus grand savant du vingtième siècle...

Chambalot. — Ecoute, mon cher, au lieu d'inoculer quelques lapins de choux, tu devrais immuniser des chevaux.

Kervil. — Evidemment ! Sinon, je ne pourrai pas obtenir une quantité et une qualité de sérum suffisantes pour traiter les malades à l'hôpital.

Chambalot. — Il te faut cinq cents cas de guérison au moins.

Yvonne, timide. — Acheter plusieurs chevaux vivants !

Gilberte. — On pourra monter dessus.

Yvonne. — Et les nourrir pendant combien de temps ?

Kervil. — Un, deux, trois ans au plus... C'est une dépense.

Adrienne, rageuse. — Dire qu'il s'en faut de cela, d'un peu de cet argent, que tant d'imbéciles dilapident afin d'étonner les badauds de restaurant !

Yvonne, amère. — Oui, il s'en faut de cela pour sauver d'innombrables vies humaines.

Adrienne. — Ça décourage !

Chambalot, à la servante. — Non, merci, pas de ragoût :... ces morceaux qu'on a mélangés ! qu'on a noyés dans une sauce obscure ! On ne s'y reconnaît pas... J'aime bien discerner ce que je mange... moi, et vous, madame ?

Adrienne, revenant sur la terre. — Moi, peu m'importe.

Chambalot. — Vous avez tort. Demandez au docteur... plus on multiplie les sensations, plus on exerce son esprit. La gourmandise développe l'intelligence.

Kervil. — Certainement.

Gilberte. — Et tu m'empêcheras encore d'entrer dans les pâtisseries, grand'mère ?

Yvonne. — Gilberte, quand montres-tu les épreuves de tes clichés ?

Gilberte. — Tout à l'heure... Vous verrez, c'est ravissant !... Il y a un docteur et ma petite mère sous l'ombrelle de plage... Je ne vous dis que ça !

Chambalot. — Une idylle, quoi !

Gilberte. — Comment ?

Chambalot. — En grec : « Eidullion » signifie : petit tableau. Eh bien, c'est un petit tableau que vous avez fixé sur la plaque sensible.

Adrienne, empressée pour une diversion. — A-t-elle de jolies couleurs, ma fille, ce matin ? Voyez-moi ça ! Et quel appétit !

Kervil. — Elle se porte vraiment mieux.

Chambalot. — A la voir, on liquéfierait l'air de l'Océan pour le mettre en bouteille et le lancer comme régénérateur.

Adrienne, politique. — Monsieur, votre Société... des Produits pharmaceutiques... pourquoi ne s'intéresserait-elle pas aux travaux du docteur Kervil ?

Chambalot. — Nous y songeons.

Kervil. — Chambalot, je te le répète, tu n'es pas venu seulement pour me faire une visite de vieux camarade.

Yvonne. — Ah ! monsieur, comme je vous remercierais.

Chambalot. — Ne me remerciez pas : il n'y a rien de fait. Pas mauvaise, la salade...

Yvonne. — Un peu trop de vinaigre...

Chambalot. — Il n'en faut pas trop. C'est comme les ennemis... Un peu, c'est bon, ça parle de nous... Trop, ça nuit, ça cuit !... Hein ! Kervil, tu dois en savoir quelque chose ?

Kervil. — Des ennemis, moi ?...

Adrienne, brusque. — Qui donc peut le haïr, lui ?

Yvonne, stupéfaite. — Mon pauvre Jean !... Tu as des ennemis ?

Adrienne, en colère. — Lui ! Oh ! par exemple !

Mme Darnot. — Quel genre d'ennemis ?

Chambalot. — Des rivaux, des émules, des amis, si vous préférez : c'est la même chose.

Kervil. — Qui ?

Chambalot. — Nos anciens camarades. Toute la brasserie « Pantagruel », ta promotion d'internat, tes collègues de la marine : Roussel, Laurent, Gardonel... les autres.

Yvonne, blessée. — Comme c'est étrange ! Tout le monde l'adore ici.

Kervil. — Que leur ai-je fait ?

Chambalot. — Une notice que l'Académie discute... J'ai demandé un peu d'huile d'olive.

Yvonne, ricanant. — De la jalousie, alors.

Mme Darnot. — Ça ne compte pas.

Adrienne, dédaigneuse. — Docteur, il vous suffit de mépriser.

Chambalot, remuant la salade. — Hé ! hé ! Mauvais système. Ces braves garçons ne lui pardonnent pas de surgir sur le chemin du succès, de leur succès... C'est de l'huile d'olive, hein ?... Au congrès de physiologie, nous nous trouvions là, des pharmaciens, des chimistes, des entomologistes, des histologistes, des biologistes... On s'était groupé par promotions... Je bavardais avec l'un, avec l'autre, lorsque, tout à coup, on apprend ta venue... Ah ! là, là ! Kervil, le bon Kervil, notre vieux Kervil, qui jusqu'alors ne gênait personne, Kervil, le major de marine, à fond de cale quelque part, dans les mers de la Sonde ou sur les côtes de la Patagonie... Kervil a sa notice commentée à l'Académie ! Ah, mais ! Ah, mais ! Voyez-vous ça : il prend la meilleure place convoitée. Il dépasse d'un coup ses camarades de l'internat... Ah, mais ! Ah, mais ! Chacun se rebiffe !... moi-même, Chambalot, je me suis rebiffé tout comme un autre... Mais oui !...

Mme Darnot. — M. Chambalot ne s'embarrasse pas d'hypocrisie.

Yvonne. — Alors, vous faisiez chorus avec ses détracteurs ?

Chambalot. — D'abord. Après j'ai défendu Kervil.

Mme Darnot. — Sûr ?

Chambalot. — Voyons ! Un sérum : ça se lance, ça s'exploite.

Adrienne. — C'est juste !

Mme Darnot. — Et, si vous n'aviez pas flairé un bénéfice...

Chambalot. — J'aurais rugi comme les autres.

Adrienne, souriant. — Ah ! monsieur !

Chambalot. — Quoi ? Pensez-vous qu'on laisse un concurrent s'emparer d'une chance sans se débrouiller, sans protester, sans hurler ?... On rage, vous comprenez ?

Yvonne, révoltée. — Non, je ne comprends pas.

Adrienne. — C'est du propre !

Mme Darnot. — Expliquez-moi de quelle manière les envieux peuvent nuire au docteur.

Chambalot. — Ils détruiront, par leurs critiques, l'effet de toute la publicité que mettrait en œuvre une compagnie financière.

Kervil. — C'est à craindre. On exagérera les points faibles de la théorie. Ils ne sont qu'accessoires, on en fera l'essentiel.

Chambalot. — D'ailleurs, ils sont là quelques gaillards très intelligents, et d'autant plus irritables que le sort ingrat les voue à la misère...

Kervil. — Contre toute justice !

Adrienne. — Allons donc ! Le génie s'impose toujours.

Chambalot. — Eh ! Eh !... A votre place, madame Kervil, je me défierais... Madame défend votre mari avec un empressement chaleureux...

Mme Darnot. — Le docteur Kervil, jusqu'au dernier jour, a défendu mon malheureux fils contre la maladie ; lui dont le dévouement nous a sauvées ensuite de difficultés graves, après la catastrophe.

Kervil. — Oh ! (Impatient.) Yvonne, faites servir le café. Anne-Marie, le café !... (On se lève de table.) Que fumes-tu ?

Chambalot. — J'ai mes cigares...

En se fouillant, il extrait un amas de lettres.

Kervil. — Quel paquet de lettres !

Chambalot. — Nous avons écrit à tes confrères quand il fut question de t'offrir la commandite de notre Société ; voici d'abord une première lettre de notre ami Perdrot ; 16 avril 1901... avant la notice à l'Académie... Je passe le préambule... etc., etc. « Quant à Kervil... c'est vraiment quelqu'un... *Le panier de provisions est léger à son bras...* je veux dire que son érudition ne l'embarrasse pas, qu'il l'utilise aisément, dans un but précis... Qualité bien rare, et digne de son esprit scrupuleux... » Deuxième lettre, datée du 20 mai 1902... après le succès de la notice... « Et Kervil ? *Quel silence assourdissant...* Il n'est question que de lui... Mais rien, rien, rien ne sort de ce vacarme... Dans ses communications, il loge toutes ses lectures... Ce n'est pas du Kervil, c'est du tout le monde ;... depuis Hippocrate jusqu'à Koch... »

Kervil. — Il faut bien que je cite les autorités à l'appui de ma thèse.

Yvonne. — Jean n'affirme rien sans preuves !

Chambalot. — Perdrot a tort. Je cite son état d'esprit qui semble celui de la plupart.

Adrienne. — Vous ne me forcerez pas à croire que la plupart s'acharnent à dénigrer.

Kervil. — Le cœur d'un émule n'est pas un cœur d'épouse... ou de parente.

Mme Darnot. — Le docteur aura toujours pour lui les maîtres.

Chambalot. — Heu ! Kervil a fait des gaffes.

Yvonne, relevant le mot. — Des gaffes ?

Adrienne, éclatant de rire. — Lui, l'homme de tact par excellence

Chambalot. — Des gaffes !... Ainsi, lorsque vous êtes venus à Paris tous les deux, votre mari ne vous a point présentée à Mme de Benise. Or, vous deviez bien cela l'un et l'autre au docteur Prostet qui avait lu la communication aux académiciens. Première gaffe !

Mme Darnot — Mme de Benise n'est-elle pas une ancienne dame galante ?

Yvonne, sérieuse. — Les femmes honnêtes ne se permettent pas de la fréquenter. C'est une règle élémentaire des convenances.

Chambalot. — Oui, en province ; non, à Paris.

Mme Darnot. — Mme de Benise n'a-t-elle pas recueilli le docteur Prostet quand, petit interne de l'Hôtel-Dieu, il traînait des bottines éculées et des jaquettes verdies ?... Elle l'a trouvé joli, intelligent, elle lui a donné d'abord le reste, puis bon souper, bon gîte...

Kervil. — Il a recruté sa clientèle parmi les nombreux et riches sigisbées de cette personne aimable.

Chambalot. — Comme il se pique de gratitude, il exige qu'on vénère son amie... Kervil les a froissés. Terrible gaffe !

Adrienne, autoritaire. — Les honnêtes gens l'approuveront, eux !

Chambalot. — Sans le commanditer. Les honnêtes gens ne commanditent jamais.

Yvonne, nerveuse. — Grâce à Dieu, Jean me respecte assez...

Chambalot. — Ta, ta, ta ! De son vivant, ma femme rendait ses visites à Mme de Benise ; et nous la recevions à la campagne.

Kervil. — Perdrot l'invite, lui, à tous les dîners qu'offre Mme Perdrot.

Chambalot. — Maintenant, autre gaffe : votre mari dédaigne de se rendre aux banquets du corps.

Kervil. — J'adresse toujours des télégrammes aux divers présidents.

Mme Darnot. — Ça ne suffit pas ; mon pauvre fils assistait à tous les festins électoraux, lui !

Adrienne, riant avec bruit. — Ah ! soyez vorace, docteur, si vous tenez à ce que vos expériences s'achèvent.

Kervil. — Ai-je le temps de courir à Paris banqueter toutes les semaines.

Chambalot. — Autre gaffe ! Vous n'avez pas souscrit pour la statue de Claude Bernard.

Yvonne. — Beaucoup de médecins refusent.

Kervil. — La statue ne peut être érigée faute de générosités suffisantes.

Chambalot. — Ce camouflet vexe les organisateurs et ils tiennent bonne note de ceux qui se dérobèrent... Gaffe ! je vous dis : gaffe !

Yvonne, désespérée. — Mais nous n'avons pas les moyens !

Chambalot. — Autre gaffe ! Les médecins et les apothicaires de province se plaignent que tu n'aies pas répondu à leurs demandes de renseignements sur la valeur électrique du sang... Gaffe ! Tu ne remercies pas non plus avec l'emphase nécessaire les revues spéciales qui rendent compte de tes travaux. Gaffe ! Autant de gaffes, autant d'ennemis !

Yvonne, en détresse. — Mais je dépense cinquante francs par mois de timbres-poste !

Mme Darnot. — Décidément, c'est comme en politique. Kervil commence à devenir célèbre, il faut qu'il paye la fanfare.

Adrienne. — Est-ce la faute du docteur, s'il ne peut ?

Chambalot. — De tous les vices, la pauvreté est celui que l'on pardonne le moins.

Adrienne, elle frappe la table. — Parmi les financiers, oui ; mais parmi les savants ?

Chambalot. — Alors, la richesse est le résultat qu'on prise le plus.

Adrienne. — C'est faux !

Yvonne, criant. — C'est faux !... Jean n'a-t-il pas dénoncé publiquement les monstrueuses bévues de

Chambalot : « *Kervil a fait des gaffes...* »

Robertson, le millionnaire, et malgré la renommée considérable de ce charlatan ?

CHAMBALOT. — Autre gaffe ! Tous ceux à qui Robertson prête de l'argent, tous ceux qui rencontrent chez lui des personnages utiles, tous ceux qui flirtent avec sa trop jolie femme, voilà les ennemis désignés de Kervil. Oh ! les gaffes, les gaffes !

ADRIENNE. — On ne lui saura pas gré d'avoir eu le courage de dire la vérité, même aux puissants ?

CHAMBALOT. — On lui saura gré par-dessous. Mais, par-dessus, pour ne pas se mettre mal avec la clique Robertson, on l'accusera d'envie et de jalousie, tout comme vous accusez d'envie et de jalousie ceux qui vont l'attaquer, chère madame.

ADRIENNE. — Vous vous rangez presque avec ceux-là.

CHAMBALOT. — Moi ! Pouvez-vous dire !

ADRIENNE, ennemie. — Mais oui... vous ne différez pas des autres...

Mme DARNOT. — Vous accepterez bien, cependant, qu'un honnête homme vive à l'écart, loin de tous les trafics et de toutes les machinations !

YVONNE. — Qu'il refuse de conduire sa femme chez des personnes légères !...

CHAMBALOT. — Eh bien, qu'il demeure dans son trou de Bretagne. Quand il aura soixante ans, le monde reconnaîtra peut-être l'importance de ses travaux ! D'abord, pourquoi veut-il réussir tout de suite ?

YVONNE, dévote. — Pour sauver des milliers d'existences.

CHAMBALOT. — Ça n'intéresse personne, ça... non... personne !

Mme DARNOT. — Ça l'intéresse, lui !

YVONNE. — Sa conduite leur fait honte...

ADRIENNE. — Ils ne tolèrent pas qu'il leur soit supérieur par la conscience...

YVONNE. — Voilà tout !

CHAMBALOT. — Mais c'est une gaffe, en effet, que de se rendre odieux en affectant une vertu qui ne peut que condamner les faiblesses d'autrui, sans indulgence.

KERVIL. — Oui, c'est à la fois beaucoup trop de vanité et beaucoup trop de mépris.

CHAMBALOT. — Voilà comment on détruit son œuvre.

ADRIENNE, calme, à Chambalot. — Eh bien, à vous la mission de la divulguer, cette œuvre !...

CHAMBALOT. — A moi ? Je ne me charge pas d'une mission ! J'examine les chances d'une affaire.

KERVIL. — Et les chances sont diminuées par toutes ces antipathies.

YVONNE, les larmes dans la voix. — Il ne trouvera donc pas d'honnêtes gens pour le soutenir contre cette cabale ?

ADRIENNE. — Il s'en trouvera !

CHAMBALOT. — Seulement, ceux que vous appelez les honnêtes gens ne jouissent d'aucune influence à Paris. Ce sont des timides ; ils s'indignent, dans leur coin, prudemment.

YVONNE. — Trop prudemment.

ADRIENNE. — Hé, oui ! les honnêtes gens sont lâches...

KERVIL. — Ils sauvegardent leur quiétude...

Mme DARNOT. — Ils laissent agir les méchants, qui sont audacieux.

ADRIENNE. — Alors, le respect du travail et du talent n'atténue pas, dans les esprits, toutes ces raisons misérables de le haïr ?

CHAMBALOT. — Ça viendra, ça viendra. L'enquête n'est pas terminée. Quand j'aurai passé avec lui deux ou trois jours dans son laboratoire, j'enverrai mon rapport. La Compagnie jugera.

GILBERTE. — Domino qui aboie !

Scène XI

LES MÊMES, ANNE-MARIE

ANNE-MARIE. — On vient demander que monsieur aille à Locmaria, pour le maréchal-ferrant. C'est un éclat de fer dans la tempe... Ça presse... Son fils est tout vert, le pauvre garçon...

KERVIL. — A Locmaria. Oh ! Oh ! Treize kilomètres... Vous m'excusez ?... Ma trousse, Anne-Marie ! La bicyclette est sous le hangar ?

ANNE-MARIE. — Oui, monsieur !

YVONNE. — Le temps se couvre... A-t-il pris son caoutchouc ?... Anne-Marie ! Anne-Marie !

GILBERTE. — Je vais le chercher.

Elle sort.

ADRIENNE. — Son caoutchouc ? Je l'ai vu dans le vestibule !

Elles sortent affolées.

Scène XII

Mme DARNOT, CHAMBALOT

Il verse abondamment du rhum dans une soucoupe, compte les morceaux de sucre et allume l'alcool.

Mme DARNOT, agacée. — Vous n'avez pas besoin de médecin, vous !... Vous vous soignez tout seul.

CHAMBALOT. — Que je savoure ou non mon brûlot, Kervil devra tout de même courir au diable... chez son blessé... Alors ?... Alors ?...

Mme DARNOT. — J'admire un esprit si positif !

CHAMBALOT. — Je ne me paye pas de mots, ni d'émotions hypocrites.

Mme DARNOT. — Aujourd'hui, il n'y a qu'une puissance, l'argent, et qu'un moyen, l'aplomb, n'est-ce pas ?

CHAMBALOT — Mais oui. Au lieu de pleurnicher sur la corruption générale comme les poètes de quatre sous, prenons bravement le parti de vivre avec elle. Croyons qu'un chat est un chat, tout homme triomphant un fripon, sans que pour cela les déchus soient autre chose, le plus souvent, que des imbéciles.

Mme DARNOT. — Alors, il n'y a rien. Il n'y a pas de morale ?

CHAMBALOT, sirotant sa liqueur. — Il y a l'égoïsme franc, au lieu de l'égoïsme dissimulé...

Mme DARNOT. — Que voulez-vous dire ?

CHAMBALOT. — Vous demandez un exemple ? Voici : Mme Kervil adore son mari.

Mme DARNOT. — Vous l'entendez ?

CHAMBALOT. — Oui... Elle se démène pour qu'il n'oublie pas son caoutchouc. Eh bien, vous lui diriez demain : si votre mari veut devenir glorieux, il faut qu'il vous abandonne... Vous êtes le boulet qui empêche ses mouvements vers le bonheur. Pensez-vous que Mme Kervil renoncerait, par amour sublime, à l'affection qui lui donne un soutien, un confident, un objet d'affection, une habitude sentimentale et un peu de monnaie ?

Mme DARNOT. — Je ne le pense pas !

CHAMBALOT. — Evidemment non. Elle aime Kervil pour ce qu'il procure et non pas pour ce qu'il désire. Et nous sommes tous ainsi.

Il verse dans son verre à liqueur le rhum de la soucoupe avec grand soin.

Mme DARNOT. — Pas le moins du monde !... J'aime ma petite-fille pour elle.

CHAMBALOT. — Erreur ! Vous fabriquez une jeune personne à l'image de votre idéal littéraire. Cela vous distrait. Vous ne vous préoccupez guère de prévoir si cet idéal lui prodiguera les félicités ou les chagrins... Egoïsme... Vous lui conférez des sentiments de noblesse... A vingt ans, elle souffrira de rencontrer partout la bassesse, le mensonge et la brutalité de ses semblables. Et qui sait si elle ne vous reprochera pas de l'avoir trompée sur la vie qui la terrassera ? Vous l'aurez aimée pour vous, non pour elle...

Mme DARNOT. — Que faire, alors ?

CHAMBALOT. — Je n'en sais rien !

Mme DARNOT. — Mais vous êtes un homme affreux.

CHAMBALOT. — Pensez-vous ?

Scène XIII

LES MÊMES, ADRIENNE, YVONNE

ADRIENNE. — A quelle heure va-t-il rentrer ?... Tu n'as rien oublié de ce qu'il emporte d'habitude ?

YVONNE. — Non... Non... Il a tout. Il a sa bonbonnière avec ses pilules de strychnine.

CHAMBALOT. — De la strychnine ?

YVONNE. — Oui, de la strychnine... Chaque fois qu'il se hâte ainsi, il veut atteindre le maximum de la vitesse... Et son cœur, le soir, devient faible, faible...

ADRIENNE. — Il assure que ce n'est rien.

YVONNE. — Oh !... tout de même !... Et, quand je le vois partir, c'est pour moi une angoisse...

Elle réprime un sanglot.

ADRIENNE. — Qu'as-tu dit ?...

YVONNE. — Il faut que sa vie change, que sa vie change.

Elle tombe la tête dans les mains sur la table.

CHAMBALOT. — Nous essayerons de la changer... Et avant peu... Que ces dames veuillent seulement m'aider !

Tableau : les quatre femmes le regardent avec espoir. Chambalot vide son verre d'un trait pendant que le rideau tombe.

RIDEAU

Adrienne : « *Pourquoi pleurais-tu, Gilberte... ?* »

ACTE II

Scène première

CHAMBALOT, ANNE-MARIE

ANNE-MARIE, que Chambalot caresse. — Je voudrais rester comme ça tout le temps... C'est du bonheur.

CHAMBALOT. — Mignonne, écoute-moi, si tu m'aimes... Tu m'aimes ?... Oui. Eh bien, si tu m'aimes... (A voix basse.) Dépêche-toi d'essuyer mes bottines avant qu'on entre. (Anne-Marie se précipite, retrouve la serviette qu'elle a déposée sur une chaise, et se met à genoux.) Cette affreuse route n'était que poussière... Frotte fort, allons... hardi... Eh ! eh !... tu ne vois donc pas que tu salis, là. Mais il y a du noir sur ton torchon, bête... Voilà mes bottines tachées, maintenant. (Furieux.) Si tu crois que c'est drôle !...

ANNE-MARIE. — Je ne savais pas.

CHAMBALOT. — Il fallait savoir, imbécile !... Tu ne vas pas pleurer, maintenant. Arrête le déluge ! Où donc flotte l'arche de Noé que je t'y fourre... Approche, je t'embrasserai.

ANNE-MARIE. — Pour ça, non, non. Monsieur se montre trop méchant avec moi !

CHAMBALOT.—Allons, petite chérie, ne te fâche pas !...

ANNE-MARIE. — Ah ! si je m'étais plainte à madame quand vous m'avez poursuivie, la première fois, il y a quinze jours...

CHAMBALOT. — A quoi bon ? Mme Kervil m'eût fait une scène... Chacun eût appris l'aventure. Et, comme chacun a des idées toutes simples sur la vertu des soubrettes, la voix publique t'accuserait maintenant de m'avoir séduit par tes vices. Eh ! du reste, la malice de tes yeux m'encourageait.

ANNE-MARIE. — Par exemple !... Vous avez été le plus fort, une minute ; voilà tout.

CHAMBALOT. — Depuis, le badinage te fut agréable, il me semble ?... Enfin, si je ne m'abuse, tu avais rendu très heureux un autre gaillard pour le moins avant moi.

ANNE-MARIE. — C'est mon fiancé d'abord... Je ne pourrai pas lui mentir. Alors, il ne me voudra plus en mariage..

CHAMBALOT.— Ton fiancé n'a rien à voir là-dedans. Il est marin, n'est-ce pas ? Tu me l'as dit. Il navigue dans l'espoir de te retrouver gentille, avenante, fidèle... Je connais déjà ton âme. Tu ne détruirais pas cet espoir... Au lieu de le chagriner par une confession inutile, tu lui farderas la vérité, comme il convient.

ANNE-MARIE. — Non ! Je ne pourrai pas...

CHAMBALOT. — Tant pis pour toi ! Tant pis pour lui !

ANNE-MARIE. — Tout ce que vous dites est méchant.

CHAMBALOT. — Tu me parais bien triste... Ecoute. Je t'emmènerai. Tu voyageras dans toutes les villes

avec moi. Et, si tu es sage, je t'achèterai des toilettes très jolies ; je ferai de toi ma belle gouvernante à cent francs de gages par mois. Veux-tu ?...

ANNE-MARIE. — Non, je ne vous suivrai pas. Vous êtes un sans-cœur !... un sans-cœur !...

Elle se tamponne les yeux avec son mouchoir. Un silence.

CHAMBALOT, comme s'il se parlait à lui-même et regardant le vide. — Sans-cœur? Oui... Que veux-tu ?... Trop de femmes ont, pour moi, trahi des époux dévoués, des amants passionnés, sans motif, pour la satisfaction de tromper, ou pour la gloire d'être les intimes d'un homme qui les promène en automobile... Un homme riche d'apparence.

ANNE-MARIE. — Alors, pour vous, je suis pareille à toutes les menteuses que vous avez connues ?...

CHAMBALOT. — A quoi bon récriminer. Le mieux est encore de saisir la joie de l'instant. Tout à l'heure tu te plaisais dans mes bras! Ose dire que non... Reviens, ma petite Anne-Marie. Ici, ici, mignonne... Allons. Ici. Obéis !

ANNE-MARIE, se laisse attirer par le tablier. — Oh, sans cœur... Monsieur est sans cœur...

CHAMBALOT, qui la serre contre soi, triomphant. — Voilà ce qu'on appelle une petite fille agréable... Qu'as-tu ?...

ANNE-MARIE, entendant du bruit. — On vient...

CHAMBALOT. — Et puis après ?...

ANNE-MARIE. — Laissez-moi, je vous dis...

Elle se débat et s'enfuit.

CHAMBALOT. — Tu te sauves ?... Ah ! petite... petite... Tu n'as pas le courage de tes opinions.

Scène II

CHAMBALOT, ADRIENNE

ADRIENNE, un livre à la main. — Ah ! Ah !...

Elle fait des mines moqueuses.

CHAMBALOT. — De quoi ?...

ADRIENNE. — Soyez tranquille, je n'aurai rien vu.

CHAMBALOT. — Mais, je ne me cache pas.

ADRIENNE. — En effet !... Vous poursuivez les femmes de chambre ?

CHAMBALOT. — Ce ne sont pas seulement des goûts ancillaires. Quand je m'installe dans un pays, je goûte toujours au vin de l'endroit, aux pâtisseries indigènes, aux plats régionaux. Je tue et mange de son gibier ; je recherche les bonnes grâces de ses filles. Celles-ci me donnent, par leur langage, leurs gestes, leurs mœurs et leur manière d'aimer, une impression générale du terroir, une impression qui persiste.

ADRIENNE, s'asseyant et ouvrant son livre. — L'amour aide-mémoire.

CHAMBALOT. — Précisément! Que j'oublie le chiffre de la production annuelle du sarrazin, chose utile à connaître... je me dirai... Anne-Marie, la jolie bouche large et très rouge, les taches de rousseur autour des yeux... la nuque hâlée... 2.875.927 hectolitres de sarrazin.

ADRIENNE. — Ah ! quel homme ingénieux. Vous tirez parti de tout.

CHAMBALOT. — C'est ma force !... Tenez : avant moi les gens d'ici laissaient perdre le varech sur les grèves. De ces végétaux, aujourd'hui mes usines extraient les médicaments qui soulagent l'humanité souffrante.

ADRIENNE. — A la bonne heure, ça !...

CHAMBALOT. — Mais oui, on se fait des idées fausses sur les gens. Par exemple, quoi qu'on en dise, la Bretonne, outre sa peau douce...

ADRIENNE. — Je n'en doute pas...

CHAMBALOT. — Cela signifie-t-il que vous connaissez aussi les appas du Breton ?

ADRIENNE. — Non ; mais je ne doute pas que vous n'ayez le dessein de me dire les inconvenances de vos aventures, et je n'y tiens guère...

CHAMBALOT. — Voyons : vous n'allez plus à l'école chez les sœurs...

ADRIENNE. — J'ai horreur de ces histoires qu semblent établir tout de suite, entre celui qui les conte et celle qui les écoute, une complicité préalable pour un vice prochain.

CHAMBALOT. — N'ayez crainte ! Détestant la rengaine sentimentale et littéraire, je ne recherche pas les femmes du monde. Aussi, je ne me suis jamais proposé de vous faire la cour, moi...

ADRIENNE. — Je l'espère bien !...

CHAMBALOT, malicieux. — Vous quêtez une déclaration, (Geste d'Adrienne.) pour me rabrouer ensuite. Pas si bête... Jules Chambalot ne commet pas de ces bévues. Il n'ignore pas que la place est prise... Mais oui... La place est prise... Bon ! jouez-moi l'étonnement... demandez-moi le nom avec une moue ironique et qui vous prêtera la mine de croire à une plaisanterie... Vous riez ! Tant mieux !...

ADRIENNE. — Il faut que je rie !... Si je ne me fâche pas... Vous êtes comique.

CHAMBALOT. — Certainement ; mais, aussi, perspicace et franc. C'est le secret de mon pouvoir sur les hommes, sur les femmes.

ADRIENNE. — Alors, elles ne vous résistent pas.

CHAMBALOT. — Résistez donc à ces muscles-là !

ADRIENNE. — La violence ?...

CHAMBALOT. — D'abord... Les sentiments, puis la douceur ensuite...

Il va prendre dans un coin son fusil de chasse et sa cartouchière.

ADRIENNE. — Et les pères, les maris, les gendarmes ?

CHAMBALOT. — Je boxe bien, je ferraille mieux ; je tire à la perfection.

ADRIENNE. — Voilà pour les pères, pour les maris... Et les gendarmes?...

CHAMBALOT. — Ni filles, ni femmes, ne vont crier leurs mésaventures sur les toits de la justice. Leur pudeur me sauve. D'ailleurs, toutes feignent d'avoir cédé, non à la décision de mon acte, mais à la soudaineté de leur passion. Ça les humilie moins. Demandez à la petite Anne-Marie.

ADRIENNE. — ... La pauvre enfant.

CHAMBALOT. — Elle s'oblige à m'aimer un peu, pour ne pas reconnaître qu'elle succomba sans que l'amour d'abord l'y eût contrainte.

ADRIENNE. — Et ces manières brutales ne vous nuisent pas ?... Vous gardez toutes vos relations ?...

CHAMBALOT. — Oui, puisqu'on suppose que j'ai de la fortune.

ADRIENNE. — Pourtant !

CHAMBALOT. — Puisque je fais le député d'une circonscription avec les ouvriers de nos usines.

ADRIENNE. — Il faudrait donc vous tuer...

CHAMBALOT. — Pardon : il y a les gendarmes pour mes adversaires...

ADRIENNE. — Vous êtes invulnérable !...

CHAMBALOT. — A peu près...

ADRIENNE. — Jamais vous n'obtiendrez le bonheur en suscitant la haine.

CHAMBALOT. — Le bonheur, c'est le sens du triomphe...

ADRIENNE. — Non. Pour se croire heureux, il faut se sentir aimé.

CHAMBALOT. — C'est à cause de cela que vous paraissez heureuse.

ADRIENNE. — Ai-je dit que j'étais heureuse ?...

CHAMBALOT. — Toute votre personne crie son bonheur. Quelqu'un vous adore.

ADRIENNE. — Qu'en savez-vous ?

CHAMBALOT. — Kervil ne vous regarde pas, il vous contemple... Et puis, ce matin, à quatre heures, vous vous penchiez à la fenêtre.

ADRIENNE. — Mais oui...La mer, à l'aube, valait qu'on l'admirât. Vous l'avez vue ?... Elle semblait de nacre. Et ce nuage violet qui vient barrer la meule rouge du soleil !...

CHAMBALOT. — Vous et Kervil, vous vous penchiez aux fenêtres de vos chambres afin de vous admirer en même temps que le ciel... Et il n'avait pas réveillé sa femme !...

Scène III

LES MÊMES, Mme DARNOT

Mme DARNOT. — Comment, Adrienne!... Je vous croyais sur la plage avec votre fille et le docteur...

ADRIENNE. — J'écoutais les théories de M. Chambalot sur l'amour.

Mme DARNOT. — Ah bah ! M. Chambalot joint à ses mérites d'être « un fin psychologue ».

CHAMBALOT. — Allons, je vous débarrasse de mes perspicacités...

ADRIENNE. — De vos imaginations tout au plus !...

CHAMBALOT. — Si vous voulez... Permettez maintenant que j'aille exercer mon adresse ailleurs, sur les goélands, qui se rendront plus vite à mes raisons évidentes et tonnantes.

ADRIENNE. — Vous allez encore massacrer ces innocents oiseaux qui font de si jolies taches en l'air.

CHAMBALOT. — Patientez un peu, je ne chasserai plus longtemps sur cette côte.

ADRIENNE. — Je pensais que vous resteriez six semaines chez le docteur.

CHAMBALOT. — Moins que ça, bien moins...Je perds mon temps ici, moi ! J'ai le spleen dans ce nid à mouettes. Cette bonne Mme Kervil m'agace avec ses jérémiades.

Mme DARNOT. — Vous n'avez pas fini d'étudier le sérum du docteur ?...

CHAMBALOT. — Son sérum ?... Heu !... Avec les ressources dont il dispose, il ne pourra d'ici longtemps l'expérimenter.

ADRIENNE. — Fournissez-lui d'autres moyens !...

CHAMBALOT. — Il s'en servirait mal. Sa femme et lui ne sont que deux nigauds dans un trou de rochers. A toutes mes observations pratiques ils répondent qu'on les aidera parce qu'ils vont sauver mille et mille existences. Mille et mille existences par-ci, mille et mille existences par-là !... mille et mille existences... Avant de sauver mille et mille existences, ils feraient bien mieux d'en sauver deux : les leurs !... Au revoir...

Il s'esquive.

Scène IV

ADRIENNE, Mme DARNOT

Mme DARNOT. — Quel odieux personnage !...

ADRIENNE. — Oh ! ce n'est là qu'une sinistre plaisanterie. Le courtier dénigre les avantages qu'il convoite quand il veut les acquérir au moindre prix.

Elle ouvre un livre, et s'installe devant la mer.

Mme DARNOT. — Vous restez ici pour lire cet ouvrage sur *la Psychologie des foules ?*...

ADRIENNE. — Apparemment.

Mme DARNOT. — C'est là ce volume que vous avez demandé à votre libraire de Paris le soir où le docteur vous reprocha de ne pas instruire dès maintenant votre fille sur ces choses... ces phénomènes, comme il dit !...

ADRIENNE. — Je me trouve à court devant les « pourquoi » de Gilberte. Le docteur m'a fait honte.

Mme DARNOT. — Et vous tremblez surtout de perdre l'estime de votre ami !

ADRIENNE. — Pas le moins du monde ; seulement, il est absurde de s'obstiner dans l'ignorance. Je dois l'exemple à Gilberte.

Mme DARNOT. — Vous me faites rire... ma chère enfant... vous me faites rire.

ADRIENNE. — A votre aise.

Mme DARNOT. — Et, pour flatter ce pédant, vous allez enseigner la psychologie des foules à une enfant de treize ans ! Ah ! là, là !...

Un silence. Adrienne lit. Mme Darnot tire un carnet de sa poche, un crayon et vérifie ses comptes.

Scène V

Mme DARNOT, ADRIENNE, GILBERTE, KERVIL, YVONNE, rentrent chargés d'instruments de pêche.

YVONNE. — Devinez où nous l'avons découverte?

Mme DARNOT. — Dans sa cabane de la plage ?

YVONNE. — Toute seule... Elle regardait la mer, en pleurant, en tremblant. Ses dents claquaient.

ADRIENNE. — Pourquoi pleurais-tu, Gilberte ?

GILBERTE, boudeuse et des larmes aux yeux. — Pour rien... J'étais toute seule. Domino courait loin, loin, derrière les oiseaux. J'ai eu beau l'appeler, il n'est pas revenu. Et puis ma pelle rouge s'est cassée.

KERVIL. — Comme vous, Gilberte me paraît sensible et susceptible. Quand elle s'attriste, c'est le délicieux portrait de vous-même aux heures de mélancolie.

YVONNE, grave et sévère. — A la longue, l'air marin excite les nerfs des enfants délicates.

Mme DARNOT, brusque. — J'ai envie de l'emmener en Touraine... dès maintenant.

KERVIL. — Ne vous alarmez pas ainsi, madame Darnot ! En voilà une idée !...

ADRIENNE, fort tendre. — Gilberte, tu n'as pas envie de quitter le docteur Kervil, n'est-ce pas ?...

GILBERTE. — Oh ! non... J'aime encore mieux ne pas revoir ma tante Augustine.

ADRIENNE. — Docteur, vous pouvez être fier !... Gilberte adore l'abbesse et cache même dans son paroissien un brin de chanvre arraché secrètement à la discipline de cette sainte personne. Et un fétiche qui vient de sa tante !...

Mme DARNOT. — Je lui connais un autre fétiche, moi !... et tout aussi précieux. Elle cache entre deux pages de son atlas la moitié d'un lis que M. Kervil cueillit, dimanche, dans le jardin.

YVONNE, ironique. — Vraiment ?... Et l'autre moitié ?...

GILBERTE. — Je l'ai donnée à maman, pour mettre dans son calepin.

Mme Darnot. — Ah !...

Embarras général.

Adrienne, hautaine et vexee. — Ces lis gardent longtemps leur parfum violent que j'aime respirer. Dès que j'en puis avoir, j'en fais sécher ainsi des morceaux.

Kervil. — Je vous l'assure, madame Darnot; je n'ai rien noté d'insolite dans la santé de votre petite-fille. Elle peut fort bien demeurer ici... Pour vous plaire, nous lui prescrirons un calmant.

Adrienne. — N'est-ce pas ?...

Yvonne, hostile. — Les calmants ordinaires n'ont pas beaucoup d'effet sur les enfants arthritiques et nerveuses...

Kervil. — Ah ! Si tu l'affirmes !...

Adrienne, impertinente. — Yvonne veut jouer à la doctoresse... Elle est tout à fait drôle... (Un peu hargneuse,) tout à fait drôle...

Yvonne, offensée. — Tant que ça ?...

Silence.

Mme Darnot. — A vivre avec la pensée de son mari, comme elle vit, Yvonne doit apprendre bien des choses.

Kervil. — Elle s'assimile surtout des vérités théoriques. Dans la pratique, je lui dame le pion.

Il essaye de rire.

Adrienne. — Je le crois facilement.

Yvonne. — Ceci n'est pas de moi, mais de lui : il conseille des lotions à l'eau de Cologne pour apaiser les crises de nerfs.

Kervil. — En effet...

Mme Darnot. — Viens, Gilberte. Nous allons te parfumer vigoureusement. Adrienne, vous ne montez pas?

Gilberte. — Mais je veux retourner à ma cabane. Le docteur a promis de me montrer une bataille de crabes dans le bas-fond, quand la mer sera retirée.

Adrienne. — Nous redescendrons aussitôt.

Gilberte. — Alors... Houp... au galop !...

Kervil. — Madame Darnot ! Elle n'a pas l'air malade, cette enfant-là !...

Scène VI

YVONNE, KERVIL

Yvonne. — Tu dis cela parce que tu crains de la voir s'éloigner, de les voir s'éloigner.

Kervil. — Comment ?...

Yvonne. — Pourquoi donc exiger des réponses que tu connais avant que j'aie remué les lèvres ?

Kervil. — Cela signifie-t-il que tu me juges capable de compromettre la santé de Gilberte pour conserver ici trois pensionnaires avec leur argent qui nous permet de satisfaire quelques fournisseurs.

Yvonne. — Tais-toi. Tu dissimules sans courage.

Kervil. — Je ne comprends pas.

Yvonne. — Tu te dérobes, comme si j'étais une autre, une étrangère,... une qui ne saurait pas ou qui n'oserait pas dire la vérité... Tu te dérobes toujours maintenant... Tu m'échappes, oui, tu m'échappes.

Kervil. — J'ignorais que je fusse captif, tant la prison me convenait.

Yvonne. — Oui ! marivaude !... Ce qui fut en toi de bon, de franc, de noble, ce qui te fit m'épouser orpheline et pauvre, cette grandeur de ton caractère... cela s'échappe de toi, de nous.

Kervil. — Où vas-tu chercher toute cette histoire ?...

Yvonne. — Dans nos vies.

Kervil. — Dans nos vies ?...

Yvonne. — Tu me comprends... Je suis persuadée que tu me comprends. Si tu changeais, mon Dieu... si tu changeais !...

Kervil. — Qu'y a-t-il de modifié ?

Yvonne. — Tout !... Tes inquiétudes l'emportent sur ton affection ; tes inquiétudes... Peut-être le besoin d'un autre avenir.

Kervil. — Nous avons des motifs d'anxiété. Mes expériences n'avancent pas aussi vite que le souhaite Chambalot.

Yvonne. — Ah ! pourquoi celui-là nous a-t-il découverts. Cet homme qu'on pourrait croire venu d'une autre patrie, d'un pays barbare, tant il parle une langue étrangère, tant il blesse tous nos sentiments !... C'est lui qui t'a changé... lui, l'intrus !

Kervil. — Tu fais bien de l'honneur à ce gros garçon !...

Yvonne. — Sa mauvaise malice, je le sens bien, m'épie sans cesse, et me raille en silence. Son œil est le même quand il me regarde et quand il vise le vol des mouettes dans le ciel. Depuis qu'il te domine, tu ne songes uniquement qu'au malheur.

Kervil. — Mais non, mais non !... Il ne m'inspire pas tant ! Ce n'est pas lui qui me contraint d'interrompre mes travaux du soir, mais cette lassitude invincible...

Yvonne. — Je t'assure que son influence te transforme. Aujourd'hui, tu me dissimules ton mal. Avant, tu ne me cachais pas même cela. Tu as pitié de mes craintes comme si je n'étais plus toi-même. Car, pour soi-même, on a de la clairvoyance secrète. Je ne suis plus toi puisque tu m'épargnes tes appréhensions...

Kervil. — En voilà des subtilités !

Il range des flacons étiquetés dans une vitrine.

Yvonne. — Autrefois, quand tu étais content, tu ouvrais la fenêtre du laboratoire, tu criais : « Yvonne ! Yvonne !... » J'accourais. Tu m'instruisais de tout. Maintenant, tu n'appelles plus que M. Chambalot.

Kervil. — Chambalot et toi !

Yvonne. — Un de trop !...

Kervil. — Yvonne !...

Yvonne. — Tu as beau m'embrasser, me serrer contre toi. C'est mon corps que tu affectes,... par compassion,... de désirer. Ce n'est plus mon âme que tu visites avec transport ! Mon âme ! Tu la connais trop, comme notre vieille maison où les murs se fendent et où les peintures s'écaillent... D'ailleurs, tu n'estimes plus notre Bretagne. Tiens, ce M. Chambalot a brûlé notre fauteuil de Vannes où nous nous asseyons à deux, dans le temps. Ça ne t'a rien fait.

Kervil. — Voilà, pour une si grande querelle, une très petite cause... Réfléchis. Chambalot lancera le « tonique de Kervil ». Il nous assurera l'aisance.

Yvonne. — Si ça se pouvait !...

Kervil. — Nous n'aurions plus qu'à nous chérir !

Yvonne. — Tu m'appartiendrais ?

Kervil. — Est-ce que je ne t'appartiens pas ?...

Yvonne. — Non... Tu me prêtes des instants. Tu ne me donnes pas ta vie ! Tu me prêtes tes instants de loisir, comme tu les prêtes à Gilberte; et tu m'en prêtes moins qu'à la magnifique Adrienne !

Kervil. — Tu es jalouse d'Adrienne Darnot ?

Yvonne. — Souvent, d'ici, je t'aperçois sur la falaise avec elle...

Kervil. — Avec sa belle-mère et sa fille.

Yvonne. — Adrienne et toi vous courez devant...

Vous escaladez les rochers. Les deux autres vous rejoignent quand elles peuvent.

KERVIL. — Que soupçonnes-tu ?...

YVONNE. — Rien, ma foi... Seulement, Adrienne te distrait de tes ennuis que ma présence ne dissipe plus. Auprès d'elle, tu es jeune et joyeux ; auprès de moi, triste et obsédé !...

KERVIL. — Je ne puis cependant pas l'entretenir d'échéances, d'hypothèques et de traites à quatre-vingt-dix jours.

YVONNE. — Tu pourrais parfois aborder d'autres sujets de causerie entre nous.

KERVIL. — Tu ne te rappelles que les pires moments... Les bonnes heures n'ont aucune place dans ta mémoire.

YVONNE. — J'envie cette Adrienne. Elle possède tout ce qu'il te faut : la richesse nécessaire à tes expériences, la beauté qui me fuit, les relations qui t'aideraient. Elle possède tout. Ah ! que je voudrais devenir elle-même !

KERVIL. — Alors, tu ne te soucierais guère de moi ! Une Parisienne mêlée aux gens de la politique et des arts, une femme qui a son coupé, ses deux chevaux, qui s'habille rue de la Paix, ne s'occupe pas d'un obscur médecin de la marine, sans le sou, maniaque, au bout de la Bretagne.

YVONNE. — Oh !... Elle t'admire avec mes yeux :...

KERVIL. — Pour te complaire, en personne très courtoise.

YVONNE. — Écoute : l'autre jour, je lui parlais de la fièvre jaune à bord du *Surcouf* et dans les hôpitaux de la Vera-Cruz. Lorsque je lui lus la lettre du ministre et les remerciements officiels pour avoir arraché tant d'existences à la mort, malgré ton propre mal, elle est devenue toute blême d'émotion.

KERVIL. — Quel poème !

YVONNE. — Elle a blêmi, je te jure qu'elle a blêmi... Elle a blêmi !

KERVIL, précipitamment. — Dans quel état tu te mets... Et pour rien... Yvonne.

YVONNE, précipitamment. — Ta préférence est naturelle ! Je m'habille modestement parce qu'il convient d'économiser, parce que j'observe aussi les règles de la religion. Notre cousine doit te plaire mieux avec ses vingt robes neuves !

KERVIL. — Yvonne !... Espères-tu me convaincre d'ingratitude envers toi, de lâcheté ?... Tu m'insultes en ce moment ! Tu m'insultes !...

YVONNE. — Je ne te reproche rien ; je t'avertis seulement de mes appréhensions. Songe que je t'aime, moi, que je t'aime, moi !...

KERVIL. — Nous nous aimons.

YVONNE. — Je le crois encore... Pense aussi que me voilà dans tes mains, pauvre, faible... Cela seulement me rassure ; car tu es trop généreux pour m'abandonner dans une pareille détresse...

KERVIL, va regarder à la lumière des tubes à demi pleins de liquide. — T'abandonner ?...

YVONNE. — Oh ! Je sais bien que tu ne te sauveras pas. Je désire aussi que tu ne m'abandonnes pas moralement... Et je ne veux pas que ce M. Chambalot te change... Si tu changeais... Mon Dieu ! Si tu changeais !...

KERVIL, feuilletant un Codex. — Ce pauvre Chambalot n'a pas tant de pouvoir.

YVONNE. — Ah ! que je souhaiterais d'être injuste... quand je me plains de ta froideur.

KERVIL. — Tu l'es puisque je t'ai préférée à mes amis, à mes parents, qui me reprochent mon indifférence. J'ai voulu vivre pour toi seule. Et, en sacrifiant mes amis, j'ai sacrifié les auxiliaires précieux de notre ambition. Chambalot prétend que tous deviennent aujourd'hui mes adversaires.

YVONNE. — N'écoute pas ce M. Chambalot. Tes amis, ce sont ton intelligence et ton caractère.

KERVIL. — Alors, Yvonne... tout va bien. Soyons gais.

YVONNE. — Ma joie, la voici toute puisque tu me ris et que je te tiens dans mes bras. (Ils s'embrassent.) Depuis que ces gens-là sont ici nous n'avons plus le loisir de nous plaire...

KERVIL. — Si l'on nous surprenait !

YVONNE. — Nous découvrir enlacés en plein jour, tous deux, après huit ans de mariage ?... Qu'en penseraient ton Adrienne et ton Chambalot !...

KERVIL. — Celui-là vit pour triompher des autres, nous vivons pour nous satisfaire de nos âmes...

Scène VII

LES MÊMES, ANNE-MARIE

ANNE-MARIE. — Il y a du monde pour la consultation.

KERVIL. — Déjà trois heures, et j'ai deux visites à faire : l'une chez le charron, l'autre chez la mère Kardenec. Pardonne-moi, Yvonne, nous n'appartenons pas à notre joie.

YVONNE. — Va, tu peux t'éloigner... Tu ne me quittes pas.

KERVIL. — Vrai ?

YVONNE. — Vrai !...

Il sort.

Scène VIII

YVONNE, ANNE-MARIE

YVONNE. — Il y a là plusieurs personnes ?...

ANNE-MARIE. — Un monsieur que je ne connais pas, un touriste qui a un bandeau sur l'œil, et puis le facteur, à cause de son pied... Ma tante Marianne attend aussi. Je lui ai pris deux poulets au même prix que la dernière fois... Et ce qu'elle a bonne mine !...

YVONNE. — Voilà tout de même le septième malade que le sérum guérit.

ANNE-MARIE. — Le pays en parle ! C'était un fantôme, cette femme-là, au printemps.

YVONNE. — Bientôt, le docteur sauvera des milliers d'existences... Vous entendez, Anne-Marie, des milliers, des milliers d'existences !...

ANNE-MARIE. — Il travaille tant ! Ma tante le disait tout à l'heure : il devrait bien se servir de sa drogue. Ça lui remettrait du sang aux joues. Il a l'air quasi-mort !

YVONNE. — Quasi-mort !...

ANNE-MARIE. — Oh ! Marianne, elle est bête. Elle parle comme ça sans retenir sa langue.

YVONNE. — Le docteur vous paraît souffrant ?...

ANNE-MARIE. — Il n'a pas bon teint, pour sûr... monsieur.

Scène IX

LES MÊMES, GILBERTE ADRIENNE, Mme DARNOT

GILBERTE. — Je sens joliment bon. Respirez ! Où est mon docteur ?...

YVONNE. — Chez les malades!...

GILBERTE. — Il ne va pas venir à la plage avec nous ? Et la bataille de crabes ?...

YVONNE. — Il vous rejoindra dans une demi-heure, après sa consultation.

ADRIENNE. — Allez devant, vous deux. Moi, je l'attends, je vous l'amènerai dès qu'il sera libre. Yvonne, tu permets que je l'attende près de toi ?...

YVONNE. — Si tu veux...

Mme DARNOT. — Vous ne craignez pas d'être indiscrète... Mme Kervil a peut-être sa maison à surveiller.

GILBERTE. — Viens, petite mère... nous verrons si le flot recule.

ADRIENNE. — Ce n'est pas encore l'heure !...

Mme DARNOT. — A votre gré.

GILBERTE. — Domino ! Domino ! Domino !... Quel chien... Il guette encore les poules.

YVONNE. — A tantôt !...

Scène X

ADRIENNE, YVONNE

Yvonne prend une serviette qu'elle se met à rapiécer... Adrienne tire de son réticule le livre et elle se dispose à lire... Mais, au bout de peu d'instants, elle lève les yeux, s'agite, regarde dans la direction de la rue, va jusqu'à la fenêtre, épie et revient. Yvonne coud attentivement.

ADRIENNE. — Ton mari n'a pas un moment de repos. Tout à l'heure, il se réjouissait de cette promenade...

YVONNE. — Et le voilà près d'un agonisant, dans une chambre triste.

ADRIENNE. — Je me représente l'endroit. Cela sent le cidre aigre et le beurre rance. Une femme en bonnet de nuit, et qui ressemble à un homme déguisé, le harcèle de questions absurdes.

YVONNE. — Elle demande qu'il prescrive la potion la moins chère...

ADRIENNE. — Un enfant crie dans les loques du berceau et les poussins se réfugient sous le buffet...

YVONNE. — C'est bien cela... C'est bien cela...

ADRIENNE. — Il restera longtemps ?

YVONNE. — Chez les pauvres, il n'aime pas écourter ses visites.

ADRIENNE. — Et il s'accuse de mesurer son temps au peu d'argent qu'il reçoit d'eux.

YVONNE. — Quand il en reçoit !...

ADRIENNE. — Dans quelques semaines il terminera l'affaire du sérum. Enfin, il tiendra la tranquillité, le repos.

YVONNE. — Grâce à Dieu, tu plaides ardemment notre cause auprès de M. Chambalot ! Toi, la seule personne ici que ce parfait cynique écoute un peu. Quelle reconnaissance nous te devrons.

ADRIENNE. — Rien du tout... D'abord, ton mari et toi, je vous aime de grand cœur.

YVONNE, ironique. — Je m'en doute... Dis-moi ! Comment ta fille avait-elle passé la nuit ?

ADRIENNE. — Pas très bien.

YVONNE, après un grand soupir. — Je préfère te l'avouer : mon mari pense qu'un autre climat conviendrait mieux à l'enfant...

ADRIENNE, très émue. — Comment ?...

YVONNE. — Réfléchis que le père de Gilberte fut victime d'un mal nerveux analogue à celui qui semble poindre en elle.

ADRIENNE. — Tu m'effrayes à plaisir.

YVONNE. — Non... non...

ADRIENNE, éperdue. — Faudrait-il donc que je te laisse ici, ma pauvre Yvonne, au milieu de tous ces ennuis, sans pouvoir les alléger.

YVONNE, ferme. — Tu es trop bonne, Adrienne !... La santé de ta fille avant tout.

ADRIENNE, timidement. — Si je l'envoyais en Touraine avec ma belle-mère ?... Moi, je demeurerais encore auprès de vous quelque temps...

YVONNE, indignée. — Tu abandonnerais Gilberte malade !... Oh ! non, ma chère. Je n'accepterais pas un pareil sacrifice.

ADRIENNE, plus hardie. — Mme Darnot l'adore... Elle la soignera mieux que je ne saurais le faire.

YVONNE, fort sérieuse. — Mme Darnot n'est plus très jeune.

ADRIENNE, irritée. — Mais je la trouve encore très ingambe !...

YVONNE, ferme. — L'âge est l'âge. Fatalement, ses propres douleurs l'occuperont beaucoup.

ADRIENNE, brusque et véhémente. — Pas autant que tu le veux croire.

YVONNE, très froide. — Et Gilberte ? Le chagrin de la séparation augmentera sa fièvre ! Jean te dira combien le moral de ta fille, sa sensibilité, si frêle, réclament d'attention.

Un silence.

ADRIENNE, sournoise. — Es-tu bien sûre que lui aussi me conseillera de partir ?

YVONNE, dure. — Il accomplira son devoir.

ADRIENNE. — Sans doute, il accomplira son devoir... Ah ! vous quitter brusquement, comme ça... Et j'aurais pu vous devenir utile !

YVONNE. — Je m'arrangerai toujours... J'ai pris coutume de surmonter les difficultés.

ADRIENNE.—Tu sais : je reste à votre disposition... Entre cousines... Dis un mot et...

YVONNE, hautaine. — Je te remercie... Mais... non... J'ai déjà trop à te devoir...

ADRIENNE. — Pardonne-moi si je fus indiscrète, si je t'ai blessée, sans le vouloir.

YVONNE. — Pas du tout... pas du tout...

ADRIENNE. — Bien vrai ?

YVONNE. — Bien vrai !

ADRIENNE. — Ça me cause un tel chagrin d'abandonner cette maison où je me suis crue heureuse, heureuse... Embrassons-nous, Yvonne.

Elles s'embrassent. Soudain Adrienne a un sanglot.

YVONNE. — Adrienne, quoi donc ?... Tu pleures sans motif ! Sans raison !...

Elle-même s'émeut beaucoup.

ADRIENNE. — Sans raison ! Quand je vous laisse tous dans une anxiété !...

YVONNE, brusque. — Veux-tu que nous préparions ensemble le thé de Mme Darnot. Anne-Marie !... Le thé !... Tu te consoleras, va... Tu as ce qu'il faut pour te consoler...

ADRIENNE. — Ah ! Je ne peux pas dire quelle peine j'éprouve... Vous avez été si prévenants, tous deux... Et puis, Gilberte a conquis son âme ici.

Elles étalent la nappe.

YVONNE, railleuse et agressive. — Tu te consoleras ; tu as ce qu'il faut pour te consoler : la joie, l'élégance, la beauté, tout ce qui put embellir un instant l'ombre de notre existence ; et tu n'as point manqué de l'embellir... Tu t'y es même acharnée !...

ADRIENNE. — Acharnée ?...

Anne-Marie apporte le plateau.

Scène XI

LES MÊMES, Mme DARNOT

Mme DARNOT. — De la plage, j'avais pressenti cette aimable odeur de grillées... Le docteur est venu retrouver directement Gilberte, ils font guerroyer les crabes. Je les ai laissés à leurs exploits, car j'ai faim. Comment ? Vous avez pleuré ?...

YVONNE. — Adrienne supporte mal l'idée de nous quitter. Malheureusement, la raison l'y oblige.

Mme DARNOT. — N'est-ce pas ?... Il est pénible de s'arracher à des amitiés aussi chères, même pour la santé de sa fille.

ADRIENNE, mechante. — Le docteur nous rendra bientôt visite à Paris, j'espère ?...

YVONNE.— Oui, si l'affaire s'arrange avec M.Chambalot ! Et il m'étonnerait bien qu'il n'allât pas chez vous d'abord.

Mme DARNOT. — Ne l'accompagnerez-vous pas ?

ADRIENNE. — Sans doute...

YVONNE. — Qu'ai-je à faire dans Paris, moi ?... Personne ne m'y attend !...

Mme DARNOT. — Nous voir d'abord...Vous distraire un peu...

ADRIENNE. — La Bretagne, l'Océan, c'est triste, l'hiver.

YVONNE. — Non... Quand j'y suis seule avec mon mari, je m'y plais infiniment. Excusez-moi. Il est cinq heures, il faut que je jette un coup d'œil sur la lessive, pour que votre linge soit prêt au moment du départ.

ADRIENNE. — Tu es vraiment bien pressée !...

YVONNE. — Chaque chose en son temps !

Scène XII

ADRIENNE, Mme DARNOT

Mme DARNOT. — Ma foi, je comprends mal les raisons que vous avez, Adrienne, de regretter cet endroit... On n'aperçoit aucun arbre dans les environs : le vent ne laisse pas croître les jeunes pousses. Cette maison manque de confortable. Nous n'avons même pas notre voiture... et c'est bien ennuyeux pour les promenades... Le pharmacien ne vend que des contrefaçons... Votre amie Yvonne n'engendre pas la gaieté... Le docteur s'écoute prononcer des discours. Et je commence à me lasser des grossièretés de ce M. Chambalot.

ADRIENNE, vive. — Le docteur vous ennuie ?... Tout ce qu'il dit est surprenant, nouveau, même un peu magique.

Mme DARNOT. — Il vous ensorcelle !

ADRIENNE. — Gilberte aussi l'adore.

Mme DARNOT. — Cela signifie que vous l'adorez ?...

ADRIENNE, piquée. — Ai-je dit cela ?... Je n'ai pas dit cela...

Mme DARNOT. — Ma pauvre enfant, si les mots ne l'ont pas dit, toute votre personne le proclame à chaque minute... Quitter cette maison vous désole parce que le docteur y reste...

ADRIENNE. — Quelle plaisanterie.

Mme DARNOT. — Va pour une plaisanterie, vous savez mieux que moi ce qu'elle vaut au juste.

ADRIENNE. — Est-ce une accusation ?

Mme DARNOT. — Vous accuser, Adrienne, et pourquoi ?... Vous êtes libre, jeune, belle, intelligente !... L'amour vous guette, il vous prendra.

ADRIENNE. — Pensez-vous ?...

Mme DARNOT. — Je le pense et je le crains.

ADRIENNE. — Vraiment ?...

Mme DARNOT. — Autant je me réjouirais de vous voir épouser un homme de valeur, qui vous serait un ami précieux, l'éducateur de votre enfant, autant il m'effrayerait de voir naître en vous une passion aventureuse...

ADRIENNE. — Une passion aventureuse ?...

Mme DARNOT. — Oui, vous êtes trop intelligente pour vous attarder bien longtemps à des plaisirs provisoires. L'amour ne joue un rôle indéfini que dans l'existence des sots. Vous vous lasserez. Vous regretterez.

Silence et embarras.

ADRIENNE. — Vous avez été aimée éperdument ; vous avez aimé éperdument... Et vous ne voudriez pas recommencer ?...

Mme DARNOT. — Voudrais-je recommencer à jouer au volant, au cerceau ?...

ADRIENNE. — Quelle comparaison !. .

Mme DARNOT. — Ah ! je vous plains, Adrienne. Vous demeurez la victime des erreurs que les chansons et les romans nous inculquent dès le jeune âge. Je vous plains de vous préparer tant de déboires pour la satisfaction niaise d'imiter les héroïnes de littérature vulgaire. Cela n'est pas digne de vous.

ADRIENNE. — Expliquez-vous... Je déteste les allusions.

Mme DARNOT. — Nous ne sommes assez bêtes ni l'une ni l'autre pour avoir besoin de paroles directes et blessantes. Tout ce que j'appréhende, vous le devinez clairement...

ADRIENNE. — Du tout !...

Mme DARNOT. — Et vous, qui chérissez votre fille, vous voici prête à laisser le mal la saisir pour vous attarder dans cette maison. Vous étalez à nos yeux votre égoïsme comme si vous aviez été convertie par ce M. Chambalot, vous aussi !...

ADRIENNE. — Vous êtes injuste, et vous me froissez.

Mme DARNOT. — Pardonnez-moi, mais je défends Gilberte Darnot, ma petite-fille, contre un grand péril... S'il ne s'agissait d'elle, je m'abstiendrais de toute réflexion.

ADRIENNE. — Et quel péril, je vous prie ?...

Mme DARNOT. — Celui de voir les malins sourire plus tard, quand on prononcera son nom, parce qu'il sera celui d'une femme coquette et compromise

ADRIENNE. — Assez... assez... Vous abusez vraiment des droits que votre parenté, que l'âge... Vous abusez... (Elle éclate en sanglots.) Je n'ai pas mérité cette injure.

Mme DARNOT. — Pas encore...

ADRIENNE. — Ah çà !... Ne suis-je pas maîtresse de mes sympathies et de mes antipathies ?...

Mme DARNOT. — Non !...

ADRIENNE. — Et pourquoi ?...

Mme DARNOT. — Parce que vous êtes une mère, parce que vous portez un nom que vous devez transmettre sans ridicules à votre fille et à celui qui l'épousera.

ADRIENNE. — Ridicule... ridicule... Est-il ridicule d'admirer un grand caractère, un esprit créateur !.

Mme Darnot. — Les conséquences de cette admiration peuvent ajouter du ridicule au nom de Gilberte...

Adrienne. — Vraiment ?..

Mme Darnot. — Je tiens à la moralité de ceux qui portent le nom de mon mari et de mon fils... Les morts ont besoin d'être défendus !...

Adrienne. — Les vivants ne peuvent rester éternellement les esclaves des morts.

Mme Darnot. — Vous voyez bien que vous vous révoltez contre eux... Vous le voyez bien, vous admettez déjà l'espoir de tromper leurs vœux suprêmes. Vous l'avouez, vous l'avouez... Oh ! vous l'avouez !

Adrienne. — Qu'est-ce que j'avoue ?...

Mme Darnot. — Adrienne, Adrienne... Vous ne savez pas mentir. Et je vous ai toujours aimée pour cela, Adrienne, autant que vous aimait mon pauvre fils.

Adrienne. — Oh !

Elle se jette dans un fauteuil, la tête dans ses mains et recommence à pleurer.

Mme Darnot. — Mon enfant... Il vous faut un peu de courage, beaucoup de courage...

Adrienne. — C'est dur... c'est dur !... (Mme Darnot se lève et vient l'embrasser.) Ah ! comment cela se glisse-t-il dans le cœur ? Pourquoi ?... Mais pourquoi ?... Je me sentais heureuse... Ah ! que je souffre !... Vous comprenez, n'est-ce pas, je ne savais rien de moi-même, de cela. Je ne prévoyais pas... j'avais seulement du plaisir à causer... à parler de Gilberte. Il l'instruisait... j'écoutais... Il nous apprenait tant de choses, tant de choses, l'univers, la vie, pendant que je dessinais sur la grève... Il m'éblouissait l'esprit. Et Gilberte, en rentrant, ne m'entretenait que de lui. Elle répétait toutes ses phrases, elle me harcelait de questions sur son talent, sur son caractère. Ah !... Et puis nous le voyions très malade, très las : je me suis plu avec Yvonne à le choyer... tout naturellement !... Il semble si reconnaissant. Et voilà tout. Je sommeillais dans cette tendresse. C'était très doux. Tout à l'heure, quand Yvonne m'a prévenue qu'il fallait partir, alors seulement tout s'est révélé de moi-même... Une main féroce a saisi mon cœur dans ma poitrine, et l'a broyé... Je suffoque... Alors, j'ai deviné qu'Yvonne n'ignorait pas la cause de mon trouble, elle... Et j'ai connu toute ma détresse. Maintenant, je suis abrutie ; j'ai mal... L'idée de ce départ me ravage l'âme... L'idée de ne plus le revoir, lui... me tire des larmes, des larmes bêtes... des larmes, des larmes...

Mme Darnot. — Calmez-vous, je vous en prie, calmez-vous, Adrienne... On pourrait entendre.

Adrienne. — Ah !... Ça m'est bien égal... Qu'on vienne... qu'on entende. Ça m'est bien égal...

Mme Darnot, affectueuse. — Voyons... Et lui ?...

Adrienne. — Lui ?... Se doute-t-il seulement ?

Mme Darnot. — Comment ?...

Adrienne. — Ça vous paraît étrange, hein ?... Eh bien, c'est comme ça... Jamais il n'a prononcé un mot amoureux... Jamais il ne m'a fait la cour... Il ne m'a jamais tendu la main que pour sauter un rocher. Par pudeur, je crois, oui, par pudeur, par correction, et voilà.

Mme Darnot. — Il ne s'écarte guère de vous.

Adrienne. — Évidemment, je ne lui répugne pas... Mais il y a Yvonne... Yvonne qu'il n'aime pas, mais qu'il vénère, Yvonne, cette sainte !... Il n'ose risquer de lui faire une peine... Oh ! entre elle et moi, il ne veut pas hésiter.

Mme Darnot. — Il vous donne l'exemple de la loyauté, Adrienne.

Adrienne. — C'est ça... Parfaitement : c'est ça... Il montre l'exemple... Moi, je n'ai plus qu'à partir, qu'à pleurer, qu'à souffrir... Je ne suis rien qu'une coquette... pour laquelle on ne chagrine pas une brave femme... Voilà tout... mais oui... Il est loyal, et moi, que suis-je, alors ?... Une coquine !... Pourquoi pas... après tout ?... Pourquoi pas ?...

Mme Darnot. — Adrienne, vous voilà hors de votre bon sens.

Adrienne. — Je suis simplement ridicule... je suis ridicule, comme vous dites... Ridicule, puisque c'est ridicule de sentir sa gorge s'étrangler, tous les nerfs se tordre dans la chair qu'ils torturent... Et il m'aime... je le jure... il m'aime, mon Dieu !...

Mme Darnot. — Qu'en savez-vous ?...

Adrienne. — Vous le pressentez bien, vous !... Sans quoi vous ne craindriez pas pour Gilberte.

Mme Darnot. — Enfin avez-vous donné les ordres nécessaires pour partir demain ?...

Adrienne. — Laissez-moi le temps de me résoudre, du moins...

Mme Darnot. — Mais, Mme Kervil a résolu pour vous... Si vous ne l'avez pas compris, c'est que la passion vous assourdit et vous aveugle !...

Adrienne. — Jamais Yvonne ne se serait permis cela...

Mme Darnot. — Il n'apparaît pas qu'elle se soit beaucoup gênée.

Adrienne. — Par exemple !... Ah ! si j'en étais sûre !...

Mme Darnot. — Vous ne sentez donc pas que, depuis plusieurs jours, tout proteste ici contre votre présence. Les sottes plaisanteries de M. Chambalot ont éclairé Yvonne Kervil. Elle se dresse contre vous pour défendre son bonheur. Elle vous combat, et elle vient de vous chasser...

Adrienne. — Oh !...

Mme Darnot. — Elle vous exècre, cette femme !...

Adrienne, furieuse. — Si cela est vrai, je le lui rends bien.

Mme Darnot. — A la bonne heure... Vous voilà franche... Allons préparer nos malles... Je vous préviens que je partirai en tout cas, même sans vous !...

Adrienne. — Le maître, ici, c'est le docteur Kervil. Il ne m'a pas congédiée, lui !...

Mme Darnot. — Que déciderez-vous... Adrienne ?... M'en irai-je avec votre fille et vous laisserai-je ici ?...

Adrienne. — Abandonner Gilberte ?

Mme Darnot. — Vous ne pouvez cependant l'exposer au spectacle de vos fureurs... Elle est trop grande.

Adrienne. — Je réussirai à me contenir. D'ailleurs, je monte auprès d'elle.

Mme Darnot. — Pour qu'elle vous aperçoive tout éplorée, le visage bouleversé ?... Elle ne saura ce qui vous arrive... Elle s'inquiétera... Elle vous interrogera... Vous vous trouverez dans l'obligation de lui mentir... Et elle devinera que vous lui mentez.

Adrienne. — Vous m'êtes donc une ennemie !...

Mme Darnot. — Vous dites souvent vous-même qu'une enfant élevée dans le mensonge ne peut acquérir qu'une âme basse... L'avez-vous dit ?...

Adrienne. — Je l'ai dit... je l'ai dit... certainement... Ah ! triomphez, ce n'est pas difficile !

Mme Darnot. — Adrienne... ai-je vraiment le goût de triompher ?

ADRIENNE. — Alors, vous exigez que je renonce à ma fille, ou bien à...

Mme DARNOT. — Vous ne pouvez servir à la fois la mère et l'amante, car vous deviendriez alors le mensonge lui-même, le mensonge dont l'exemple avilit les jeunes âmes qui nous imitent.

ADRIENNE. — Et elle a raison !...

Mme DARNOT. — Calmez-vous. Je vais avertir Gilberte du chagrin que vous avez de quitter nos amis Kervil... Séchez vos pleurs en vous promenant quelques minutes sur la terrasse... Prenez le temps de vous ressaisir... Ensuite, vous me rejoindrez là-haut.

ADRIENNE. — Oui... (Elle se jette dans les bras de Mme Darnot.) Vous me pardonnez, maman !... Maman !...

Scène XIII

ADRIENNE, seule.

Elle est sur la terrasse et se promène fébrilement, en essuyant ses yeux : parfois elle s'assied, puis se relève.

Scène XIV

ADRIENNE, CHAMBALOT

CHAMBALOT, portant des mouettes tuées et liées à son fusil. — Comment, madame ?... Anne-Marie vient de m'apprendre que vous nous quittiez.

ADRIENNE. — Oui.

CHAMBALOT. — Alors, je ne m'attarderai plus guère ici... Ces pauvres Kervil vont rester seuls...

ADRIENNE. — Vous laisserez du moins une bonne espérance au docteur ?...

CHAMBALOT. — Oui, une espérance. La « vague espérance »...

ADRIENNE. — Seulement une vague espérance ?...

CHAMBALOT. — Ma Société ne pourra l'aider que dans un an ou dix-huit mois... Elle attendra que les travaux soient plus avancés...

ADRIENNE. — Et jusque-là ?

CHAMBALOT. — Oui ?... Jusque-là ?... Ils sont au bout de leur rouleau,... les Kervil.

ADRIENNE. — C'est votre avis ?...

CHAMBALOT. — Les hypothèques s'approprient la maison. Les créanciers ont accepté, en gage, du major, six mois de son traitement. Cet hiver, le ménage subsistera grâce aux quelques francs obtenus de cette clientèle misérable. Et le pauvre Kervil s'affaiblit beaucoup.

ADRIENNE. — Sa belle figure pâlit chaque jour davantage...

CHAMBALOT. — Aucune compagnie d'assurances sur la vie ne garantirait les débours de notre commandite contre les risques possibles.

ADRIENNE. — Vous ne voulez pas dire, n'est-ce pas ?...

CHAMBALOT. — C'est un homme épuisé !

ADRIENNE. — Et, s'il se reposait, il pourrait se rétablir, puis doter le monde d'une découverte miraculeuse ?

CHAMBALOT. — Probablement !...

ADRIENNE. — Vous possédez quelque fortune, monsieur Chambalot ?

CHAMBALOT. — Non pas !... Mes rivaux propagent ce bruit pour empêcher qu'on ne s'apitoye pas sur mon sort.

ADRIENNE. — Je n'en crois rien !...

CHAMBALOT. — Je suis venu passer deux mois dans ce trou de Bretagne ; pourquoi ?... Parce que mes petits capitaux sont bloqués dans des entreprises malencontreuses, parce que je ne pouvais, faute d'argent, me rendre soit à Trouville, soit à Aix-les-Bains, où je vais d'habitude relancer les malades prodigues.

ADRIENNE. — Voyons, voyons, monsieur Chambalot ?

CHAMBALOT. — Ma renommée de personnage adroit commence même à fléchir.

ADRIENNE. — Quelle histoire !...

CHAMBALOT. — Ma Compagnie me reproche de n'avoir rien déniché d'extraordinaire depuis deux ans.

ADRIENNE. — Et le sérum de Kervil ?...

CHAMBALOT. — Chose future, vague et nébuleuse.

ADRIENNE. — Il faut secourir le docteur immédiatement, immédiatement... Empruntez ?...

CHAMBALOT. — Non : je tuerais mon crédit, qui est celui de mes affaires.

ADRIENNE. — Jamais de la vie.

CHAMBALOT. — Je prêterais bien à Kervil cinquante louis ; mais ça ne le tirera guère d'embarras. Il a des syncopes. Il ne peut voyager seul. Emmener sa femme lui coûtera gros dans les hôtels d'Engadine. Et d'ailleurs il ne voudra pas s'éloigner d'ici sans acquitter ses dettes.

ADRIENNE. — Dix ou quinze mille francs.

CHAMBALOT. — Et où les prendre ?... J'ai signé des acceptations. Leurs échéances ne me laissent pas d'argent disponible avant février.

ADRIENNE. — Convenez plutôt que vous ne voulez pas.

CHAMBALOT. — Pardon... quand même je pourrais ; que suis-je à Kervil ?... Notre amitié ne date pas de Castor et Pollux. Je lui paye pension, ici... comme à n'importe quel étranger.

ADRIENNE. — Un étranger !...

CHAMBALOT. — Oui...

ADRIENNE. — Moi, je vous avance la somme.

CHAMBALOT. — Et comment vous la restituer ?

ADRIENNE. — Ne vous en occupez pas.

CHAMBALOT. — Chère madame, écoutez-moi bien. Le docteur vous admire beaucoup. Vous l'admirez infiniment. Vos deux cœurs se comprennent. S'il soupçonnait notre entente, Kervil ne me pardonnerait pas de l'avoir mis dans une situation équivoque.

ADRIENNE. — Equivoque ?...

CHAMBALOT. — Trop d'envieux le surveillent. On s'étonnera de le voir, pauvre, oublier sa clientèle, puis se reposer, riche, dans un lieu de luxe. Il m'accuserait, avec raison, d'avoir abusé des circonstances pour le déconsidérer à son insu.

ADRIENNE. — Monsieur, que voulez-vous dire ?...

CHAMBALOT. — Kervil ne transigerait pas sur ce point...

ADRIENNE. — Qui donc lui révélera notre entente ?...

CHAMBALOT. — Peut-être vous. Peut-être moi... Sait-on ?... Bien fou qui compte sur sa propre discrétion... Je passe déjà pour un homme audacieux, un *amoral*. Je ne veux pas me nuire davantage en me mêlant d'une affaire où Kervil paraîtrait aux malicieux soit le complice, soit la victime de mes machinations.

ADRIENNE. — Vous exagérez !...

CHAMBALOT. — Pardon : la médisance des hommes est inexorable. Dans un cas pareil, et quelle que fût notre vertu, la calomnie n'épargnerait ni vous, ni lui, ni moi.

ADRIENNE. — Je n'insiste pas...

CHAMBALOT. — Que ne la prêtez-vous à Mme Kervil, cette somme ?

ADRIENNE. — Je viens de lui offrir. Elle a refusé !... Elle abuse de la délicatesse.

CHAMBALOT. — La sotte !

ADRIENNE. — Oh ! elle perdra le docteur, cette personne pleine de qualités, de vertus, de dévotion !...

CHAMBALOT. — Quel boulet que cette pieuse créature !... Sans elle il abandonnerait toute la boutique aux créanciers, il réclamerait au sanatorium de Saint-Moritz une place gratuite, qu'on ne refuserait pas à un major de la flotte.

ADRIENNE. — Seulement il ne peut la laisser. Il n'aura pas l'énergie de la laisser. Elle voudra le suivre partout.

CHAMBALOT. — Puisqu'elle l'aime ! Puisqu'elle l'aime, elle l'assassine. C'est logique...

ADRIENNE. — C'est atroce.

CHAMBALOT. — C'est ironique... Il faudrait un bon divorce.

ADRIENNE. — Un divorce ?...

CHAMBALOT. — Evidemment. Mais ils ne paraissent pas en mauvais termes.

ADRIENNE. — Et puis il y a la religion. Yvonne n'accepterait pas de se damner.

CHAMBALOT. — Donc, pas moyen...

ADRIENNE. — S'ils pouvaient...

CHAMBALOT. — Kervil serait... libre comme un veuf, comme moi, comme vous...

ADRIENNE. — Oui... comme moi.

CHAMBALOT. — Une autre femme, une jeune fille ayant de la fortune, pourrait s'éprendre de lui... l'épouser... l'épouser, le guérir, partager ensuite sa gloire, et faire même profiter leurs enfants des biens considérables qu'il gagnera certainement.

ADRIENNE. — Je n'aperçois aucun motif de divorce. Aucun !...

CHAMBALOT. — Moi non plus.

ADRIENNE. — Alors, il doit mourir ?...

CHAMBALOT. — Il semble...

ADRIENNE. — Cette femme le tue.

CHAMBALOT. — Je vous le disais à l'instant.

ADRIENNE. — Elle le tue !...

CHAMBALOT. — C'est le droit de sa vertu et de son amour...

ADRIENNE. — Et cela ne vous indigne pas davantage...

CHAMBALOT. — Il existe bien d'autres absurdités sur la terre.

ADRIENNE. — Il n'en est pas de pire... ni de plus odieuse...

CHAMBALOT. — Oh ! si... Mais je conçois que celle-là vous révolte...

ADRIENNE. — Et je n'y puis rien... Rien... Pensez-vous que j'y puisse quelque chose.

CHAMBALOT. — Vous ?...

ADRIENNE. — Non, n'est-ce pas ? Ni moi, ni d'autres...

CHAMBALOT. — Personne n'est capable de prouver à cette dame que la vie de Kervil s'anéantit entre ses mains, qu'en acceptant le divorce elle le ressusciterait.

ADRIENNE. — Oh ! elle n'aime pas assez pour accomplir un tel sacrifice !

CHAMBALOT. — Avouez que ce serait là un héroïsme de martyre !

ADRIENNE. — Yvonne en est incapable...

CHAMBALOT. — Dites-moi donc : quelle femme adorant son mari se résoudrait à une pareille abdication ? L'amour, quand il tient sa proie, la livre seulement à la mort, si la satiété ne précède pas cette fin naturelle. On proposerait donc à Mme Kervil un sacrifice que nulle personne au monde n'accepterait.

ADRIENNE. — Au moins on essayerait quelque chose, au lieu de rester là stupides et impuissants. Il y a maintenant une bonne action à tenter.

CHAMBALOT, ricane. — Est-ce une bonne action de détruire le pauvre bonheur d'une Mme Kervil, de la condamner au désespoir, à la misère, et sans doute à pis encore.

ADRIENNE. — Vous exagérez...

CHAMBALOT. — Tout le fait prévoir... Vous changeriez donc simplement le malheur de place. Vous le transporteriez de Kervil en sa femme, comme on transvase un poison d'une fiole dans une autre. Est-ce là ce qu'on peut appeler une bonne action ?...

ADRIENNE. — Yvonne est pieuse... Elle a ses idoles... Oh ! c'est une immense consolation. Qui le nierait ?... Les prêtres la respectent, ils sauront la secourir. Elle ne demeurera pas isolée...

CHAMBALOT, qui a étendu les mains pendant la réplique d'Adrienne. — Alors, vous ne céderez à aucune pitié superflue. Moi, d'ailleurs, elle m'exaspère, cette pauvre dame. Je ne puis m'habituer à ses regards angéliques et qu'elle tourne vers le ciel comme s'il devait en choir autre chose que la pluie... C'est une pierre inerte sur notre route, un obstacle encombrant mais fragile... Encore faudrait-il que Kervil consentît...

ADRIENNE. — Nécessairement.

CHAMBALOT, insidieusement. — Qu'il consentît à quoi ?

ADRIENNE. — A quoi ?...

CHAMBALOT. — Oui, à quoi ?...

ADRIENNE. — Au divorce...

CHAMBALOT. — Pourquoi divorcerait-il si nous n'avons pas sous la main la jeune fille enthousiaste et dotée...

ADRIENNE. — Il n'y a pas que les jeunes filles...

CHAMBALOT. — Il y a les veuves...

Un long silence.

ADRIENNE. — S'il s'agissait vraiment de secourir son génie et les innombrables existences qu'il sauvera...

CHAMBALOT. — Vous vous dévoueriez, n'est-ce pas ?...

ADRIENNE. — Au fond, il n'aime plus sa femme comme autrefois... Je trouverais moyen de la mettre pour toujours, elle, à l'abri du besoin. Cela lèverait certainement les scrupules de Jean Kervil.

CHAMBALOT. — Heu !... Il jugera d'abord l'acte immoral... Sauriez-vous le convaincre du contraire?

ADRIENNE. — Pas moi... vous...

CHAMBALOT. — Merci... Que je ne réussisse pas, et le docteur me livrerait au mépris de notre monde ; ce qui me paraît trop grave.

ADRIENNE. — Je ne savais pas, monsieur Chambalot, que vous manquiez de courage !

CHAMBALOT. — Et vous donc !... Vous n'osez rien de ce que vous commande une passion magnifique, impérieuse... évidente pour tous...

ADRIENNE, en rage. — Mais vous ne sentez pas que je suis retenue, moi, par l'éducation, par les convenances, par la maternité, par ma nature, par toutes les chaînes morales que les ancêtres ont forgées et qu'ils m'ont léguées avec leur chair et leur esprit... Tandis que vous avez rompu tous les liens, vous !... Comme je vous envie !...

CHAMBALOT. — Vous me flattez, chère madame.

ADRIENNE. — Oh ! ce n'est un éloge ni pour vous, ni pour moi !...

Elle marche à grands pas.

CHAMBALOT. — Tant pis !...

ADRIENNE. — Comment osez-vous parler froidement, implacablement, de toute cette douleur ? Rien ne vous touche donc ?...

CHAMBALOT. — Au contraire ! Résumez un peu. Que le docteur guérisse ; et je gagne cinquante mille francs par an avec le sérum de Kervil. C'est toujours sincère, un motif d'intérêt... Le divorce du docteur vaut pour moi cinquante mille francs par an !... Cinquante mille francs ?... Peut-être le double !...

ADRIENNE, révoltée. — Taisez-vous !...

CHAMBALOT. — Si cela peut vous apaiser !...

ADRIENNE. — M'apaiser...

CHAMBALOT. — Voyons. Puis-je compter sur vous pour épouser Kervil, malgré sa femme et malgré le désespoir de sa femme ?... Sommes-nous d'accord pour faire moralement une victime ?... Une victime humaine ?...

ADRIENNE, sourdement. — ... Nous sommes d'accord pour sauver le génie de Jean Kervil.

CHAMBALOT. — Fort bien.

ADRIENNE. — Que de reconnaissance le docteur vous devra !

CHAMBALOT. — Et vous donc ?...

ADRIENNE. — Moi aussi.

CHAMBALOT. — Ah ! ma complice !...

Il la renvoie du doigt en riant. Silence... Adrienne va jusqu'à la fenêtre et tapote les vitres rageusement. Chambalot allume, en la regardant avec ironie, un gros cigare.

RIDEAU

Chambalot : « *Voyons, puis-je compter sur vous pour épouser Kervil, malgré sa femme ?* »

Chambalot « *Que de temps vous avez perdu tous deux !* »

ACTE III

Scène première

CHAMBALOT, KERVIL, et, sur la terrasse, ADRIENNE, GILBERTE

CHAMBALOT. — Bois encore un peu de ma fine champagne... Te voilà moins pâle... Ça va mieux ?...

KERVIL. — Finis donc cette plaisanterie... Voyons.

CHAMBALOT. — Mais je ne plaisante pas... En une seconde tu as vieilli de trente ans... Tu reprends peu à peu ta mine naturelle. Ça me terrifie les gens qui s'émeuvent comme toi parce qu'ils aperçoivent dans le corridor la malle d'une amie !... Et tu fais celui qui n'est pas amoureux ! Tu as de l'audace !

KERVIL. — Je fais celui qui ne veut pas céder aux ordres de ses instincts.

CHAMBALOT. — Animal sublime et vaniteux !... Sois donc tout bonnement humain, dix minutes !... Cette belle femme et ses luxes t'appartiennent si tu oses... Ose !

KERVIL. — Moqueur, va !... Ai-je l'apparence de don Juan ?...

CHAMBALOT. — Je ne dis pas qu'à la place de la dame je t'aurais choisi pour fin de veuvage... Mais chacun a ses idées... Ton éloquence étourdit cette personne, gorgée de littérature... Veuve depuis deux ans, elle se trouve asservie fatalement aux réflexes de la sensualité... L'air tonique de la mer et des landes vous ont exaltés, toute une saison. C'est assez pour que ses nerfs, pour que son cerveau hanté de poèmes, dédient son corps au plus prochain Breton : à toi-même... Ose donc, lâche !

KERVIL. — Chambalot, tu divagues !

CHAMBALOT. — Elle t'adore puisqu'elle l'avoue même à moi !

KERVIL. — Cependant elle part...

CHAMBALOT. — Un signe de la main : elle reste, ou t'emmène, à ton gré.

KERVIL. — Je ne remuerai pas une phalange...

CHAMBALOT. — Pardon ! C'est trop bête à la fin... Vous allez vous expliquer...

KERVIL. — La voilà qui gronde sa fille...

CHAMBALOT. — Après elle viendra chercher son ombrelle pour sortir... Alors vous terminerez ce jeu de cache-cache... Il le faut !...

KERVIL. — Et pourquoi ?...

CHAMBALOT. — Parce que !... Je vais te confronter avec Mme Adrienne.

KERVIL. — Je m'y refuse, tu entends !

CHAMBALOT. — Je lui ferai dire simplement qu'elle

t'aime, puisque tu es incapable, toi, de mener tes affaires tout seul.

KERVIL. — Alors, je vous cède la place à tous deux.

CHAMBALOT. — Veux-tu bien te rasseoir... Elle ne te mangera pas, cette dame... Tu as peur de ta femme?

KERVIL. — Je désire épargner à Mme Kervil toute humiliation, toute souffrance !

CHAMBALOT. — C'est ça : tu as peur de ta femme... On te protégera... Du calme ! Vide ton verre. Tu redeviens blafard... Et ce n'est pas le moment ! (A Adrienne.) Madame, je parie que vous cherchez votre ombrelle ?

Scène II

ADRIENNE, KERVIL, CHAMBALOT

ADRIENNE. — Merc.i

CHAMBALOT. — Gilberte n'est pas sage ?

ADRIENNE. — Ah ! quand les pères disparaissent trop jeunes dans une famille.

KERVIL. — C'est la catastrophe.

ADRIENNE. — Je m'en aperçois bien.

CHAMBALOT. — Il manque à Gilberte une volonté ferme qui la dirige.

ADRIENNE. — Une femme seule mesure vite son impuissance devant un caractère qui se forme.

KERVIL. — Avez-vous remarqué : Philippe Darnot ressuscite dans l'âme de sa fille, et avec toutes ses impatiences viriles, cette hâte curieuse de jouir.

ADRIENNE. — Cela m'effraye un peu...

CHAMBALOT. — J'aimerais voir auprès de cette petite un esprit comme le tien, Kervil !

ADRIENNE. — Oh oui! un esprit de droiture et de science.

KERVIL. — Vous me laisseriez conduire l'adolescence de Gilberte, et décider de son avenir moral ?...

ADRIENNE. — Oui.

CHAMBALOT. — Pourquoi le docteur n'irait-il pas travailler auprès de vous, à Paris, tout en cultivant cette jeune intelligence ?...

ADRIENNE. — Ce serait un grand bonheur pour ma fille, pour nous, que cette vie commune.

KERVIL. — Vous placeriez tant de confiance en moi ?...

ADRIENNE. — Oui... Oui... Et ma confiance serait plus profonde encore que vous ne supposez... Une femme ne peut réaliser qu'une part de son rêve, ordinairement. Les convenances lui défendent de changer rien d'essentiel aux volontés de son mari, aux exigences de sa famille. Nous ne parvenons à réaliser notre idéal que tard et par l'entremise de nos enfants. Ce sont eux qui remplissent, durant nos vieux jours, les vœux que nous avons d'abord formés, pour nous, durant la jeunesse.

CHAMBALOT. — Ainsi vous confieriez au docteur l'avenir de vos propres espoirs ? Il peut être content.

ADRIENNE. — Je ne désire rien tant que de voir Gilberte soumise à l'influence que j'eusse voulu subir moi-même.

KERVIL. — Je vous remercie, et pour cette parole... et pour la façon dont vous l'exprimez, et pour le son de votre voix qui semble émue.

CHAMBALOT. — Oh ! ça...

ADRIENNE. — Mais oui.

KERVIL. — Vous m'accordez là de merveilleuses qualités tout à coup !...

ADRIENNE. — Tout à coup !... Je les ai toujours proclamées !

CHAMBALOT. — Mme Adrienne Darnot ne te parle pas d'ordinaire sur le ton de la froideur. Loin de là. Te moques-tu ? Ou bien as-tu peur de soupçonner ce qu'il y a de rare dans les sentiments qu'elle témoigne ?

KERVIL, balbutiant. — Que vous êtes généreuse pour m'offrir un tel instant ! Je puis finir obscur devant cette mer aveugle. N'importe, puisque j'aurai la mémoire d'une semblable illusion !

ADRIENNE, très émue. — Cela peut devenir mieux qu'une illusion. J'aspire à vous voir auprès de ma fille, auprès de nous, longtemps ; je voudrais dire : « toujours ».

CHAMBALOT. — Tu entends ?

KERVIL. — Toujours !

ADRIENNE. — Mais oui... toujours...

KERVIL. — Ce serait insolent et fou d'avouer ce que j'imagine.

CHAMBALOT. — Ce serait simple, naturel et digne de ta loyauté, mon cher, voilà tout.

ADRIENNE. — N'ayez crainte... Oh ! n'ayez crainte. . Permettez-moi de penser que je suis autre chose pour vous qu'une voyageuse arrêtée dans votre maison afin d'assister aux couchants sur la mer, tout un été. Vous êtes autre chose qu'un hôte affable... pour moi.

KERVIL. — Vraiment !

ADRIENNE. — Me connaissez-vous si peu ?...

KERVIL. — Ce que je crois deviner en vous, je ne puis le dire.

ADRIENNE. — Moi je pressens ce que vous devinez de mon cœur. Et vous ne vous trompez pas...

KERVIL. — C'est vrai ? C'est vrai ? C'est vrai ? Et je n'avais pas su comprendre ! (Il laisse Adrienne lui prendre les mains.) Avant votre venue, j'étais une sorte de brute pour qui les lois des forces ne semblaient qu'une algèbre difficile, pour qui la mer semblait de l'eau sournoise et lourde, le ciel du vide, les astres des lueurs, les hommes des maladies, des rires ou des haïnes, l'amour une habitude ménagère... (Il s'exalte et la saisit aux poignets.) Depuis votre présence, les lois naturelles me paraissent de grands êtres lumineux qui palpitent dans l'émotion des substances combinées ; cette mer devient le jeu des plus belles nuances ; le ciel aspire mon esprit vers la vérité inconnue qui fait tressaillir d'espoir ma science chétive ; les astres sont des mondes pensants, les hommes des joies à partager, des douleurs à consoler, l'amour une diffusion exquise de l'être dans l'univers. C'est vous, Adrienne, qui transfigurez les apparences.

CHAMBALOT. — Que de temps vous avez perdu tous deux !

ADRIENNE. — Chut !

KERVIL. — Ne devions-nous pas tout craindre !

ADRIENNE. — Avec notre bonheur nouveau, une douleur nouvelle est née.

KERVIL. — La peine d'Yvonne vous touche aussi dans ce moment ?...

ADRIENNE. — Comment n'aurions-nous pas les mêmes pensées ?

CHAMBALOT. — Mme Kervil aime un Dieu plus que les hommes.

ADRIENNE. — Yvonne appartient à sa foi !...

CHAMBALOT. — Les dévotes se consolent des pires malchances au pied de l'autel. Quand elle changera de vie !

KERVIL. — Pourquoi changerait-elle de vie ?...

CHAMBALOT. — Vous verrez !...

Chambalot s'écarte un instant.

ADRIENNE. — Vous croyez donc que notre affection ne peut s'épanouir qu'au prix d'un grand chagrin ?

KERVIL, ombrageux. — A moins qu'on ignore...

ADRIENNE. — Il est si grave de dissimuler, de mentir...

KERVIL, à Chambalot. — Voilà bien ce qui nous empêcha de nous révéler l'un à l'autre.

ADRIENNE. — J'aurais voulu laisser l'hypocrisie aux gens du troupeau... Et vous ?...

KERVIL. — Que je vous aime davantage puisque vous sentez cela !

CHAMBALOT. — Allez, allez toujours ; vous m'amusez !

ADRIENNE. — Comment, monsieur Chambalot ! Croyez-vous que je puisse devenir aisément la parente furtive qui dérobe le bonheur d'une autre par un larcin ? Aux yeux du docteur ne paraîtrai-je pas bientôt un être capable de vilenie ! Est-ce cette femme-là que vous aimeriez toujours, Jean Kervil ?... Vous l'aimeriez un temps et puis vous la mépriseriez !...

CHAMBALOT. — Alors agissez franchement, au grand jour !

KERVIL. — Je vous suivrai... Il n'y aura plus de mensonge.

ADRIENNE. — Y pensez-vous ? Les curieux se riraient de notre liaison.

KERVIL. — Qu'importe...

ADRIENNE. — Oui, qu'importe... Mais quel compte alors rendrai-je à ma fille lorsqu'elle sera grande ?... Lorsque de mauvais propos auront insinué que...

CHAMBALOT. — Vous êtes les seuls au monde à raisonner ainsi... Vous abdiquerez bientôt cet orgueil inférieur pour adopter la vaillance du combat contre les préjugés d'une morale que la plupart attaquent et renient, soit ouvertement, soit clandestinement.

ADRIENNE. — Il y a ma fille !

CHAMBALOT. — Vous lui enseignerez la splendeur de l'énergie qui proclame, qui vante la noblesse de ses passions. Toi, tu lui diras que l'individu se doit d'être l'apôtre de ses vrais appétits au lieu de les nier publiquement pour les assouvir en secret. Tu diras qu'il vaut mieux dompter les autres que se dompter soi-même.

ADRIENNE. — Non, nous n'avons pas le droit d'engager Gilberte dans cette lutte. Je lui dois ce que nos parents me transmirent de moralité.

KERVIL. — Nous n'avons pas le droit. Toute passion nous est interdite, parce que nous appartenons à cette enfant, à ma femme, parce que nous sommes dans les liens du passé !

CHAMBALOT. — Vous prononcez là des paroles romaines... Romaines !... Je vous admire et vous me stupéfiez. J'ignorais la survivance de gens comme vous. Cependant voici des malles dans le couloir... Il faut prendre un parti... Et si vous épousiez ?

KERVIL. — Comment ?...

CHAMBALOT. — Si Mme Kervil se résignait au divorce ?

KERVIL. — Jamais ! Elle refusera... Elle m'aime... Elle m'aime, la pauvre femme... Elle m'aime...

CHAMBALOT. — Présomptueux ! Sais-tu si elle ne préfère pas être affranchie... Tu te vantes de lui faire un gros chagrin. Peut-être t'aime-t-elle moins qu'elle n'aime ses idoles. Peut-être consacrer sa vie au salut éternel lui semblerait-il préférable maintenant, après une longue expérience du mariage ; car les difficultés de la vie l'ont lassée... Le confesseur lui promet plus que tu ne peux promettre.

KERVIL, à Adrienne. — Vous croyez cela ?

ADRIENNE. — Autant que j'ai pu le deviner à certaines de ses paroles, elle reporte sur son Dieu les aspirations d'une maternité déçue.

KERVIL. — Elle ne m'a jamais dit cela, jamais !

CHAMBALOT. — Vous ne songez pas que le temps fauche les minutes avec une implacable célérité... Il faut prendre un parti... Il y a des malles dans le couloir !

KERVIL. — Prendre un parti. C'est faire une victime !

CHAMBALOT. — Sinon tu feras deux victimes... (Il montre au doigt Adrienne et Kervil.) Sinon tu feras des milliers de victimes, celles que ton sérum pourra sauver plus tard, après le divorce et ses conséquences.

KERVIL. — Des mots !

CHAMBALOT. — La Compagnie des Produits pharmaceutiques ne m'a pas répondu comme nous l'espérions.

KERVIL. — Ah !... Eh bien, que veux-tu ?

CHAMBALOT. — Écoute ! ta femme n'est certainement pas celle qu'il faut à un homme de talent, malgré toute sa vertu.

ADRIENNE. — Est-il possible que nous tenions dans nos mains, mon ami, l'avenir de tant d'existences ressuscitées par votre génie et peut-être heureuses ensuite ! Heureuses... Donnez-moi vos mains... Songez-vous aux destins qui reposent dans nos mains unies ?

CHAMBALOT. — Voilà dans ces quatre mains le sort de vies innombrables. A toi, Kervil, de les anéantir, ou non... Allons, choisis ton devoir ! Est-ce de compatir à la peine d'une seule personne ou à l'angoisse de mille et mille morts ?...

KERVIL, à Adrienne. — Quel sophiste étonnant !

ADRIENNE. — Oh ! étonnant.

CHAMBALOT, impatient. — Pardon ! J'aligne sous vos yeux des totaux. A vous de reconnaître le plus fort. Deux et deux font quatre... Maintenant, si tu veux oublier ton arithmétique, si vous voulez vous boucher les yeux... tant pis pour vous ! tant pis pour toi ! tant pis pour ton génie ! tant pis pour l'humanité !... Je vous offre le bonheur intime. Vous hésitez ! Je vous offre des millions pour Gilberte. Vous hésitez ! Je dépose dans vos mains unies le sort de vies innombrables. Vous hésitez !...

KERVIL. — Il faudrait qu'Yvonne aussi pût comprendre... Et qui lui fera comprendre.

CHAMBALOT. — Moi !... Je la délivrerai du mariage pour la rendre à son idole, comme sa piété le désire en silence.

KERVIL. — Mais non... Tu seras le bourreau de cette malheureuse créature ! Voilà tout !

CHAMBALOT. — Et de qui ne sommes-nous pas les bourreaux ? Lorsque tu reçois les quarante sous du misérable laboureur que tu viens de soigner, ne lui arraches-tu pas les entrailles, tortionnaire ? Ayons le courage d'être les bourreaux au service de la raison ! Ayons ce courage, Kervil ! La nature a semé en toi le germe d'une force que tu n'as pas le droit d'étouffer dans les ténèbres d'une pitié lâche, absurde et stérile... Tu entends !

Chambalot : « *Voilà, dans ces quatre mains, le sort de vies innombrables.* »

ADRIENNE. — Il semble ne pas avoir tort !...

KERVIL. — Je vous en supplie.... ne remuons plus rien de ces tristesses... Soyons seulement l'un près de l'autre en silence... en silence...

Chambalot hausse les épaules et sort en claquant la porte.

ADRIENNE. — Oui... en silence.... Il n'y a rien à vouloir maintenant que le silence.

Ils restent un long moment les mains dans les mains, à se sourire douloureusement... Puis leurs mains se détachent... prudemment... car un pas est entendu.

Scène III

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Jean, c'est le docteur Goulven. Il vient chercher la note que tu lui as promise pour l'hôpital de Brest. Dans l'étuve, la température baisse; tu devrais aller voir comment les cultures dans les tubes s'accommodent de ce changement.

KERVIL. — Vous avez raison, Yvonne... j'y vais...

Il sort précipitamment.

Scène IV

YVONNE, ADRIENNE

ADRIENNE. — Il te tient au courant de tous ses travaux. Mon mari, lui, me confinait dans mon personnage de dame aimable qui préside les dîners. Yvonne, tu possèdes justement ce que j'ai tant convoité.

YVONNE. — Ah ! J'ai bien d'autres choses à t'envier, moi !

ADRIENNE. — Que te manque-t-il, puisque le docteur te confie tout ? La fortune ?... Il va l'atteindre !

YVONNE. — Dieu le veuille!

ADRIENNE. — Ah ! s'il avait dispersé son patrimoine dans les tripots, des oncles émus l'aideraient avec indulgence.

YVONNE. — Mais il n'est qu'un honnête homme qui travaille. Cela n'attendrit personne...

ADRIENNE. — Il faut l'aimer plus,... plus... Non pour toi, mais pour lui... Plus.

YVONNE. — Est-il possible de l'aimer plus ?

ADRIENNE. — Oui...

YVONNE. — Je ne comprends pas...

ADRIENNE. — Tu peux l'aimer plus.

YVONNE. — Parlez-vous sérieusement ?

ADRIENNE. — On peut aimer jusqu'au sacrifice de son amour même.

YVONNE. — Je m'estime prête à tous les sacrifices...

ADRIENNE. — A tous ?...

YVONNE. — A tous... Oui, je le crois.

ADRIENNE. — On croit ça... On croit ça... Permets-moi une supposition... Imagine que demain surgisse l'Américaine de roman, la femme indépendante, fantasque, férue d'art et de science. Elle a entendu parler des travaux du docteur Kervil. Elle entre. Elle dit brutalement : « Je suis avide de renommée, et je suis riche... divorcez... épousez-moi... Au moyen de mon argent, votre découverte, jusqu'à présent douteuse, s'accomplit... Vous sauvez enfin des milliers

d'existences humaines et, moi, je partage votre triomphe... » Que répondriez-vous, tous deux ?

YVONNE. — Je ne sais pas... Je ne sais pas, en vérité... moi, je ne sais pas...

ADRIENNE. — Tu vois bien que tu pourrais l'aimer plus.

YVONNE. — Vraiment... c'est insensé, ma chère...

ADRIENNE. — Tu l'aimes pour toi, non pour lui, pour le garder auprès de toi, non pour qu'il soit heureux... Pour ton égoïsme !... Pardon, car l'amour est égoïste : comme dit M. Chambalot.

YVONNE. — Ne me parle pas de cet homme qui empoisonne l'air avec ses paroles impies.

ADRIENNE. — Conviens pourtant que tu pourrais aimer plus ton mari... l'aimer plus !

YVONNE. — Si je consentais au divorce, je le damnerais avec moi...

ADRIENNE. — Ne prêches-tu pas d'habitude qu'en se vouant à secourir les pauvres, les malades, on accomplit l'œuvre sacrée, celle qui rachète toute faute ? Si tu risques ton salut dans le but de reprendre à la mort tant d'âmes, le Christ te condamnera-t-il ? Non !

YVONNE. — Je ne suis pas une protestante pour discuter contre les lois des pontifes...

ADRIENNE. — Allons donc !... C'est une défaite, ma chère, c'est une défaite... Tu sens bien que l'on vous absoudrait tous deux... puisque vous arracheriez du tombeau tant d'âmes en t'enfonçant le glaive des sept douleurs dans la poitrine...C'est une défaite... Tu ne l'aimes pas suffisamment. Tu choisis le prétexte de la religion pour dissimuler ton égoïsme qui ne veut pas du sacrifice et qui exige son époux dans son lit...

YVONNE.—Adrienne!... Quel langage!... Adrienne!

ADRIENNE. — C'était pour rire... Je me suis emballée en jouant mon rôle d'Américaine romanesque.

YVONNE. — Adrienne... tu ne joues pas ici la comédie... Non, tu ne joues pas la comédie.

ADRIENNE. — Quelle idée ?... Quelle idée ?...

YVONNE. — Non, Adrienne. Ta voix m'avertit que tes paroles ne font que masquer une vérité hostile.

ADRIENNE. — Yvonne !... tu es folle !

YVONNE. — Oh, ta conduite est singulière ! Tu ne m'ôteras pas de l'esprit...

ADRIENNE. — Mais non, Yvonne... mais non... Tu te troubles inutilement... A quoi bon... Je voulais dire seulement que tu es une sainte. Alors, si un tel sacrifice peut sauver réellement mille et mille existences, Yvonne, si tu pressentais cela, peut-être accepterais-tu le sacrifice; si tu étais une sainte, puisque ainsi tu l'aimerais plus... Yvonne... Mais c'était une fable à quoi tu t'es laissée prendre plus que de raison...

YVONNE. — Ah ! une fable !

ADRIENNE. — Une simple fable.

Elle se lève et sort en apercevant Anne-Marie et Marianne.

YVONNE. — Ah! seigneur!...

Elle prend de la monnaie dans un tiroir et fait signe d'entrer aux servantes.

Scène V

YVONNE, ANNE-MARIE, MARIANNE

YVONNE. — Voilà quarante francs pour le mois d'Anne-Marie et huit francs qui lui reviennent sur le compte du mois courant... Vous êtes bien décidée... Vous emmenez votre nièce... Voyez comme elle a du chagrin.

MARIANNE. — Son oncle, il ne veut pas qu'on dise des méchants mots sur la petite, da!...Il ne veut pas, c't'homme... Je n'y peux rien. Et, quand il a quelque chose là, c'est pas ailleurs, pour sûr... Puis ça l'amusera, la petite, c'est la belle saison, elle mènera les vaches à la pâture... Elle m'aidera pour traire sur le coup de cinq heures... n'est-ce pas, Anne-Marie ?

ANNE-MARIE. — Oui, ma tante.

MARIANNE. — On retournera le fumier ensemble, n'est-ce pas, Anne-Marie ?...

ANNE-MARIE. — Oui... ma tante...

YVONNE. — Enfin... cet hiver vous me la renverrez ?...

MARIANNE. — Oh oui... si mon homme veut... Il n'a plus assez d'enfants pour aider. Les autres sont mariés, par-ci par-là, son fils, qui restait avec nous, voilà que ça vient sur les deux ans qu'il est à l'hôpital pour sa grosseur au genou qui a été écrasé par la barrique dans la cale de la *Fée Bleue*. Voilà sur les deux ans que ça ne se ferme pas, la plaie... Ah! les enfants !

YVONNE. — Vous n'avez pas eu de chance; non plus!

MARIANNE. — Alors nous voulons envoyer la petite travailler à la sardinerie. Elle gagnera ses soixante francs, ce sera toujours ça, puisque le fils peut pas sortir de l'hôpital.

YVONNE. — Dans la sardinerie ! Y pensez-vous ?

MARIANNE. — Pour sûr elle ne sera pas dans une belle maison comme ici, avec de beaux vêtements, mais elle s'y fera.

YVONNE. — Jamais !

MARIANNE. — Et puis quoi, si vous aviez des pupilles, vous voudriez aussi gagner sur eux. Ils coûtent assez cher quand ils sont petits.

YVONNE. — Je voudrais d'abord qu'ils vivent contents s'il est permis de vivre content.

MARIANNE. — Ah! oui, vous dites ça, parce que vous n'en avez pas...

YVONNE. — Non... N'envoyez pas votre nièce à la sardinerie. Elle tomberait malade.

MARIANNE. — Ah ! Les autres filles y vont bien !... Et puis, si vous avez des vieux habits... pour mon homme, ça sert toujours... Aux champs, il n'a pas besoin de luxe...

YVONNE. — J'y songerai.

MARIANNE. — C'est ça, des vieux souliers, des vieux habits, des vieilles jupes, moi j'en tire toujours profit... A vous revoir... Anne-Marie, ne pleure donc pas, ma petite.

Anne-Marie éclate en sanglots.

Scène VI

YVONNE, CHAMBALOT

Yvonne range son livre des comptes et des papiers dans l'armoire.

CHAMBALOT. — Votre petite femme de chambre est partie ?

YVONNE. — Sa tante vient de l'emmener... Vous vous êtes prudemment tenu à l'écart, jusqu'à ce que la charrette eût tourné le coin.

CHAMBALOT. — Moi ?... Je lisais le journal dans le jardin !

YVONNE. — Vous le savez : c'est à cause de vous qu'Anne-Marie s'en va.

CHAMBALOT. — Allons donc ?

YVONNE. — Le recteur a prévenu son oncle qu'elle se laissait embrasser dans le jardin... par un monsieur. Ce monsieur, c'était vous, je pense ?...

CHAMBALOT. — Quel cataclysme !...

YVONNE. — Treize heures par jour d'un même geste odieusement machinal, Anne-Marie désormais arrachera les intestins à des centaines de poissons. Elle travaillera les pieds dans l'eau, jusqu'à l'instant de la phtisie qui la délivrera quelque jour... Voilà ce que peut faire un baiser, monsieur Chambalot.

CHAMBALOT. — Pauvre enfant !...

YVONNE. — Il est bien temps de la plaindre !

CHAMBALOT. — Que voulez-vous ?... Elle m'aimait.

YVONNE. — Taisez-vous !... Vous dissimulez, sous le mensonge de ce mot, un abominable instinct !

CHAMBALOT, donnant des signes d'impatience. — Cet instinct-là nous maîtrise !...

YVONNE. — Quand nous ne voulons pas lui résister !...

CHAMBALOT. — Et pourquoi lui résister ?...

YVONNE. — Un homme de votre âge, sachant la vie, devrait-il sacrifier des petites filles innocentes à quelques minutes de fièvre ?...

CHAMBALOT. — Le plaisir était-il pour moi seul ?

YVONNE. — Vous avez débauché cette enfant !

CHAMBALOT. — Un marin m'avait précédé dans ses bonnes grâces.

YVONNE. — Vous ne me ferez pas entendre qu'elle était vicieuse : je la connais.

CHAMBALOT, narquois. — Vicieuse ? Non, mais soumise aux forces de la nature qui poussent toute fille à l'amour, père des races et des peuples.

YVONNE. — Votre caprice a perdu cette douce créature.

CHAMBALOT. — Ce n'est pas moi, c'est le curé... On ne se cache pas derrière les haies pour épier ce qui se passe dans les jardins...

YVONNE. — Le pasteur arrache au loup ses brebis comme il peut.

CHAMBALOT. — Alors j'ai commis un crime bien noir ?... Que voulez-vous ?... Ça peut arriver à chacun. Je m'en consolerai.

YVONNE. — D'abord, vous accomplirez, je pense, votre devoir.

CHAMBALOT. — Lequel, s'il vous plaît ?...

YVONNE. — Vous reprendrez cette jeune fille à ses tuteurs en les dédommageant... Vous la ferez instruire et, puisque vous êtes veuf, libre...

CHAMBALOT. — Non ? non ?... vous rêvez, madame Kervil... Moi, Chambalot! J'épouserais votre petite bonne! Oh! là... là... là !...

YVONNE. — Vous préférez la tuer ?

CHAMBALOT. — C'est son oncle qui l'assassinera !...

YVONNE. — Vous n'aimez donc pas Anne-Marie ?...

CHAMBALOT. — C'est une bonne petite ! Voulez-vous que nous lui louions une boutique d'herboriste ? Ma Compagnie la commanditera pour un millier de francs. Elle sera dépositaire de l' « Iode Chambalot », avec 15 % sur la vente.

YVONNE. — Ecoutez-moi, si vous ne réparez point moralement, vous entendez, je vous accuserai comme un personnage déloyal.

CHAMBALOT. — Déloyal... Mais je n'admets pas ce mot... Une gamine qui a fait sa première communion n'ignore pas que, si l'on badine avec les messieurs, ça brûle... Anne-Marie s'est amusée autant que moi. Je ne lui dois rien...

YVONNE. — L'enjeu n'était pas le même !...

CHAMBALOT. — Voyons, madame Kervil, vous n'êtes pas si pieuse, si honnête, si pudique, si chaste que vous ne deviniez les choses. A supposer que je n'aie pas séduit Anne-Marie, un autre, quelque butor de village, y eût réussi pendant l'absence du matelot... Autant moi qu'un autre...

YVONNE. — J'avais charge d'âme, je me juge responsable de ce qui arrive dans ma maison. Vous m'insultez en n'y prenant pas garde.

CHAMBALOT. — Oh ! oh ! ne vous fâchez pas.. Tout est permis en amour...

YVONNE. — Est-ce le véritable amour celui qui prend tout et ne donne rien ?...

CHAMBALOT. — Pardon ! J'offre une commandite de cinquante louis et le dépôt de l' « Iode Chambalot », avec 15 % sur la vente... Jolie situation pour une petite bonne !...

YVONNE. — Ce n'est rien pour vous, c'est très peu pour votre Société. Anne-Marie, elle, ne possède que sa réputation. Vous prétendez conclure un bon marché au bénéfice de votre égoïsme.

CHAMBALOT. — Mais l'amour ne fut jamais qu'un égoïsme très audacieux qui s'empare de sa proie et la soumet à sa passion.

YVONNE. — Le sacrifice de soi-même pour le bonheur de l'autre, voilà seulement ce que je nomme l'amour !

CHAMBALOT. — Quelle erreur !... L'amour n'exige-t-il pas la fidélité ; n'accapare-t-il pas jalousement toutes les forces d'autrui ? Ce mauvais maître tue l'esclave fugitif... Lisez donc les journaux !...

YVONNE. — Les journaux ne publient que les crimes. Ils oublient la vertu parce que c'est l'ordinaire, grâce à Dieu.

CHAMBALOT. — Si, par hasard, exténué de misère, je tue celui qui m'empêche de voler pour manger, on me coupe le cou. Mais si, désireux d'affirmer mon pouvoir demain sur Anne-Marie, je la poignarde pour l'avoir prise en flirt avec son matelot, la sympathie des jurés m'acquitte, le monde m'excuse et m'accueille. Même il me recherche.

YVONNE. — Un certain monde.

CHAMBALOT. — Je dis le monde. Les mœurs de presque tous les pays reconnaissent le droit de meurtre sur qui l'on assure aimer... C'est la preuve, par le consentement universel, que l'amour semble à tous et légitimement l'égoïsme suprême, l'égoïsme assassin.

YVONNE. — Non !...

CHAMBALOT. — Si... Vous croyez chérir votre mari ?

YVONNE. — Je ne crois pas, j'en suis sûre... Alors, vous me jugez égoïste.

CHAMBALOT. — Oui.

YVONNE. — Eh bien, vous m'intéressez. Et vous n'êtes pas le seul, dans cette maison.

CHAMBALOT. — Ecoutez, que lui manque-t-il pour mener vers leur fin ses travaux, pour sauver, comme vous dites, « mille et mille existences » ?

YVONNE. — Il manque d'argent.

CHAMBALOT. — Il manque aussi de santé.

YVONNE. — Oui, de santé.

CHAMBALOT. — Evidemment.

YVONNE. — Il se plaint ?...

CHAMBALOT. — Oui !...

YVONNE. — A vous ?

CHAMBALOT. — J'aurais voulu lui supprimer les soucis, lui faciliter un repos très nécessaire. Malheureusement, les administrateurs de ma Société appréhendent que les forces de Kervil l'abandonnent avant qu'il ait abouti.

YVONNE. — Est-ce possible ?

CHAMBALOT. — Remettez-vous, madame Kervil.

YVONNE. — Rien ne serait plus à tenter ?

CHAMBALOT. — Peu de chose, de ce côté-là...

YVONNE. — Et ailleurs ?...

CHAMBALOT. — Adrienne Darnot estime infiniment votre mari. Elle apprécie la valeur de ses études.

YVONNE, rageuse. — Ah ! j'en suis certaine, très certaine...

CHAMBALOT. — Eh bien... Elle m'a prié d'agir auprès de vous, de vous proposer...

YVONNE. — Ah ! elle vous a prié... Oh !

CHAMBALOT. — Vous craignez pour la paix de votre ménage.

YVONNE. — Même si je consentais à cette humiliation, Jean refuserait. Il ne peut recevoir l'argent d'une femme qui le courtise.

CHAMBALOT. — Alors, ni vous, ni Kervil, n'accepterez ?...

YVONNE. — Non !

CHAMBALOT. — Je n'approuve pas, mais je comprends.

YVONNE.— L'honneur, tout de même, vaut mieux...

CHAMBALOT. — C'est une opinion;... une bonne vieille opinion... Toutefois, n'oubliez pas que l'offre de votre cousine est déterminée par le désir de voir l'intelligence de Gilberte se fortifier, grâce aux leçons quotidiennes du docteur. Elle envisage une manière de préceptorat qui mérite salaire.

YVONNE. — Un autre sentiment la possède aussi !

CHAMBALOT. — Et vous vous défendez !... L'amour est tellement égoïste.

YVONNE. — Qu'avez-vous dit ?

CHAMBALOT. — Rien... qu'une idée générale.

YVONNE. — Alors vous m'accuserez d'égoïsme si je ne me prête pas à des manœuvres qui doivent amener... quoi ?... Mon divorce ?

CHAMBALOT. — Divorcer, vous ?...

YVONNE. — Adrienne m'y invitait tout à l'heure d'une manière presque directe.

CHAMBALOT. — Une femme amoureuse ne cède pas son mari à une autre, même si la vie de ce mari doit être triste et maladive en demeurant dans le devoir, même si l'autre peut le soustraire à la mort.

YVONNE. — Ce n'est pas seulement ma vie humaine, c'est ma vie éternelle qu'elle demande...

CHAMBALOT. — On ne sacrifie pas son avenir terrestre et céleste pour l'amour d'un être cher, et le plus cher. Je vous le démontrais tout à l'heure quand vous me reprochiez de ne pas assujettir mon existence aux ambitions de votre petite bonne.

YVONNE, interdite. — Ah ! ce n'est pas la même chose. Je ne prétends pas gâcher toute la vie d'une enfant pour rassasier un instinct... moi...

CHAMBALOT. — Non, mais pour satisfaire à la jalousie de votre affection, vous refusez évidemment de sauver votre mari : il y a une nuance.

YVONNE. — Est-il une comparaison possible entre le cas de Jean, que je veux garder, et celui d'Anne-Marie, que vous abandonnez ?...

CHAMBALOT. — Adrienne Darnot vous reprochera de compromettre la santé, l'avenir de votre mari, comme vous me reprochez de compromettre la santé, l'avenir et toute la vie de cette petite fille. Du reste, notre égoïsme à tous deux a raison.

YVONNE. — Notre égoïsme, notre égoïsme !

CHAMBALOT. — Oui. Vous n'entrevoyez pas de motif pour renoncer au contrat qui lie Kervil à votre sort, quand bien même il s'agirait de sa vie. Je n'entrevois pas davantage le motif de renoncer à ma liberté joyeuse parce qu'Anne-Marie s'est plu auprès de moi, et quand bien même il s'agirait de sa vie.

YVONNE. — Alors je suis la même que vous, moi, en refusant le divorce, moi, comme vous refusez le mariage, vous ?...

CHAMBALOT. — Si vous me permettez de le croire, je le crois en effet.

YVONNE. — La même que vous !

CHAMBALOT. — La même !

Un long silence. Elle se lève et marche.

YVONNE. — Alors, c'est que je me fourvoie ; c'est que je n'accomplis pas mon véritable devoir. Si je vous ressemble, c'est que je suis indigne de moi.

CHAMBALOT. — Vous auriez pu me laisser vous dire cette politesse, chère madame.

YVONNE. — C'est vrai !... J'ai raisonné comme vous raisonnez... Mais non : il y a la religion...

CHAMBALOT. — Si vous voulez... Adrienne vous prouvera simplement que vous n'osez pas sacrifier ce que vous appelez votre vie éternelle, et cela par égoïsme, parce que vous préférez connaître les félicités célestes.

YVONNE. — Mais je ne peux pas... Mais je ne peux pas...

CHAMBALOT. — Evidemment vous ne pouvez pas. A votre place je ne pourrais pas non plus.

YVONNE. — D'abord, Jean consentirait-il à me laisser là, seule, misérable et désolée pour toujours, Jean m'aime encore... Et, s'il ne m'aime plus, son devoir d'honnête homme lui défend de me laisser pour de l'argent et pour du vice...

CHAMBALOT.— Non : pour tous les moribonds qu'il parviendra plus tard à guérir. Son devoir de savant lui ordonne de tout immoler à cela, l'amour même et la famille... et tout... et tout...

YVONNE. — Et tout... Alors je suis perdue... je suis perdue sans rémission.

CHAMBALOT. — Vous n'allez pas céder, j'imagine, aux calculs de Mme Adrienne.

YVONNE. — Non... non ! Ah ! je n'en sais rien... Je ne sais plus... je ne sais plus rien... rien... moi !

CHAMBALOT. — Voilà qui me surprendrait, par exemple... vous seriez assez faible pour cela.

YVONNE. — Assez faible... à moins que je ne devienne assez forte,... assez forte pour remplir un tel devoir,... si c'est là mon devoir.

CHAMBALOT. — J'espère bien, ma pauvre amie, que vous ne commettrez pas cette erreur absurde.

YVONNE. — Est-ce une erreur ?... Est-ce une erreur ?... Jean va s'affaiblir et mourir... Voilà le fait réel... le fait positif... Rien de mon affection ne peut le sauver, ni lui, ni les milliers de victimes que protégera demain son génie. Je suis incapable, incapable de lui préparer ce repos nécessaire, de chasser d'ici les ennuis et les peines qui le minent, qui le détruisent... Telle est l'évidence... l'évidence... C'est comme si je n'avais, devant ces calamités, ni volonté, ni cœur, ni membres, ni paroles... C'est comme si j'étais, devant cette calamité, un cadavre déjà... un cadavre, oui, un cadavre inerte, stupide, inutile, un cadavre... Et puis, de l'autre côté, voici

celle qui tient dans ses mains la fortune, et, dans son cœur, l'amour, et un amour capable, le sien, de reprendre à la mort l'homme que j'adore plus que tout... Elle peut, elle... Elle peut... Moi, je ne puis pas... Et vous me demandez si je dois sacrifier la vie de Jean comme vous avez sacrifié la vie de la servante... Et si je réponds : « Non, non, je ne le puis pas », si ma conscience crie : « La charité veut que tu t'immoles, pour celui qui ressuscitera, afin de racheter les hommes de la maladie et de la mort. » Si ma conscience crie cela par la voix de Dieu même, vous me dites, vous, que je suis dans l'erreur... dans l'erreur ! Non, non, ce n'est pas l'erreur... C'est effroyable, c'est... ce n'est pas l'erreur...

Elle tombe dans un fauteuil et éclate en sanglots.

CHAMBALOT. — Mais si... Voyons, ai-je accepté, moi, de sacrifier ma vie à celle de votre petite bonne ?

YVONNE. — Voilà bien la preuve même que la vérité morale est dans ma nouvelle résolution, puisqu'elle se trouve contraire à vos actes, que je réprouve...

CHAMBALOT. — Ma chère amie...

YVONNE. — Je voudrais voir Jean... Il est au laboratoire...

Elle se lève.

CHAMBALOT. — Il est enfermé avec son confrère de Brest. Je connais ce bavard... Il va vous accabler de ses compliments et de ses politesses.

YVONNE. — Ça ne fait rien.

CHAMBALOT. — Voulez-vous que j'aille chercher Kervil. J'occuperai cet importun et je l'éconduirai.

YVONNE. — Oui.

CHAMBALOT. — Je vous envoie Kervil... Ne lui parlez pas de vos folies.

Scène VII

YVONNE, KERVIL

Yvonne reste seule quelques instants à contempler la mer en tremblant, puis le tableau de piété.

KERVIL. — Tu pries ?

YVONNE. — La vie du Seigneur n'était qu'une vie devant celles de tous les peuples que sa mort a rachetés. Le Christ répond à toutes les questions...

KERVIL. — Quoi ?

YVONNE. — Il ne faut rien omettre, vois-tu, pour t'assurer un repos après lequel tu reprendras tes travaux avec la vigueur certaine.

KERVIL. — Que vas-tu dire ?...

YVONNE. — Ce que tu penses, ce que tu penses depuis longtemps déjà, ce qui t'apparaît comme un rêve de félicité enfin conquise... Tu vas épouser Adrienne... Sa fortune te sauvera ; car nous allons divorcer.

KERVIL. — Divorcer ? Non.

YVONNE. — Ne joue pas l'étonnement. Je te supplie d'être sincère à cette heure... Rien ne peut te surprendre dans cette parole, que ce fait de l'entendre par ma bouche...

KERVIL. — Qui t'a inspiré cette folie ?

YVONNE. — Va, j'aurai la force de porter ma croix, à toutes les stations de mon calvaire. Aussi, ne me plains pas, j'aurai la force comme Lui !

KERVIL. — Yvonne !... Yvonne !...

Il s'assied près d'elle et lui baise les mains.

YVONNE. — Il ne faut pas surtout que meure ton génie.

KERVIL. — Je ne t'abandonnerai pas.

YVONNE. — Ton cœur ne le veut pas, sans doute, mais ta raison l'exige.

KERVIL. — Ma raison ?

YVONNE. — Tu m'as donné ma part de bonheur, va.

KERVIL. — Je ne te quitterai pas...

YVONNE. — Seules des paroles nobles, droites et franches sont de mise en cet instant... Ne nous mentons pas... ne nous mentons pas... Ton esprit réclame ce que ta bouche refuse.

KERVIL. — Tais-toi.

YVONNE. — Tu me connais, tu sais comment sont irrévocables les résolutions de ma piété. Je te le jure, je veux pour mon salut de chrétienne charitable, je veux que tu sauves les victimes des maladies ; je veux que nous divorcions et que tu épouses cette femme... Je te le jure.

KERVIL. — Nul amour, nulle fierté ne consentirent à de telles séparations.

YVONNE. — Je t'aime pour toi plus que pour moi... Comprends bien... mon affection n'est pas égoïste : elle te préfère à elle-même... Je t'aime pour toi plus que pour moi.

KERVIL. — Cela n'est pas humain...

YVONNE. — Cela est chrétien cependant... Des saintes eurent des vertus plus singulières...

KERVIL. — Les saintes n'aiment pas, elles !

YVONNE. — Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu partais pour les longs voyages dans les mers périlleuses ? Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu m'as laissée pour aller à la guerre de Chine ?... Est-ce que je ne t'aimais pas ?

KERVIL. — Oh ! si, tu m'aimais !

YVONNE. — Cependant, je ne te retenais pas. Ne crois-tu pas que j'ai souffert toutes les angoisses pendant les saisons où, chaque flot livide venu du large, sous les cris des mouettes, je l'interrogeais, tremblant qu'il ne me rendît ton corps dans un linceul d'écume... Et cependant tu es reparti, comme tu vas repartir encore. Je t'ai laissé repartir sans troubler l'air de mes douleurs, parce qu'il fallait donner l'exemple aux femmes et aux mères de tes matelots, comme il faut donner l'exemple encore !

KERVIL. — Alors tu m'aimais... Tandis que, maintenant, tu te confies à d'autres, à tes confesseurs.

YVONNE. — A d'autres ? Non, je t'aime plus aujourd'hui. Va donc accomplir ton devoir. Je t'accompagne vaillamment jusqu'au seuil de ta vie nouvelle... Et j'implore de toi une seule chose : ne soupçonne pas ma passion de faiblir, crois qu'à toute heure je demeurerai celle qui regardera le chemin par lequel tu pourrais revenir, qui sait ? un soir du triomphe, pour m'embrasser sur le front, devant celle qui te devra l'orgueil d'une mère heureuse et d'une femme illustre... Elle t'aimera pour elle, je t'aimerai pour toi !... Et ce sera ma victoire sur elle...

KERVIL, ébloui. — Ah ! Yvonne, ce que tu crées-là c'est miraculeux, c'est indicible, c'est plus grand que tout !... Je travaillerai jusqu'à ce que tu aies

ton nom dans l'histoire de la science... Tout t'appartient de moi.

YVONNE. — Tout de ton cœur. Rien de ton esprit.

KERVIL. — Oh ! n'en doute pas, Yvonne, je te supplie de n'en pas douter, tout de mon cœur et tout de mon esprit. Adrienne, tu le pressens bien... Adrienne, c'est une amie, une amie intelligente. Une mère qui veille sur l'éducation de sa fille, une mère qui prépare l'âme de sa fille en me choisissant. Tu le sais bien... Yvonne, sans cela tu n'aurais pas consenti... Tu n'aurais pas consenti, n'est-ce pas ? Oh ! quelle preuve de passion tu m'offres...quelle preuve!... Ah !... Et tu ne mesures pas toute la portée de ton action. Examine mes ongles violets... c'est le sang veineux qui ne circule plus, qui ne peut plus se régénérer. Touche mes cheveux secs et qui se cassent... c'est le signe de la mort des pigments... Mes pieds se glacent, car ils ne reçoivent plus la chaleur des centres... Je te cachais cela...je ne t'avertissais pas... Je me gardais de t'effrayer...

Il lui couvre les mains de baisers.

YVONNE. — C'était donc vrai... Seigneur... c'était donc vrai ? Jean ! (Elle l'embrasse et l'étreint furieusement.) C'était donc vrai ?

KERVIL. — Oui. Tu me fais présent de la vie que j'allais perdre... de la vie ! Je n'espérais plus entendre au printemps la mer retentir. Je ne l'espérais plus... Yvonne. Et voici que je l'espère encore... Le monde n'aura point péri pour mes yeux !

YVONNE. — Ah ! tu vas te soigner, dis, je le veux... tu vas te soigner... tout de suite... Tu vas partir tout de suite...

KERVIL. — Ah ! les milliers de souffrants que je ressusciterai peut-être !

YVONNE. — Mon pauvre Jean !... Mon pauvre Jean !...

KERVIL. — Nous avons tant souffert ensemble... Te quitter le jour où cette preuve de dévouement m'exalte au delà de tout ! Dire que la science seule ne sauve pas, qu'il faut l'argent ! (Ils restent embrassés en sanglotant.) Yvonne, ma chérie, je sens tous les nerfs trembler dans ton corps.

YVONNE, la voix pleine de larmes. — Tout de même, tu n'as pas été gentil !

KERVIL. — Oh !

YVONNE. — Tu aurais pu m'expliquer, toi. Tandis que c'est elle qui m'a dit... C'est elle, une étrangère, qui m'a dit... Non, tu n'as pas été gentil.

KERVIL. — Comment moi... moi qui t'aime, aurais-je pu te proposer une pareille torture ?

YVONNE. — Non, tu n'as pas été gentil.

Elle sanglote.

KERVIL. — Yvonne, Yvonne, je préférerais tout à une lâcheté...

YVONNE. — Quelle lâcheté ?

KERVIL. — Celle d'écraser sous le faix de la douleur une pauvre sainte trop indulgente.

YVONNE. — Ne t'occupe pas de cela...Tu dois avant tout sauver tant de victimes.

KERVIL. — Te voici bientôt seule, sans fortune, sans amour... abandonnée... trahie... Comment supporterai-je la certitude de ton supplice ?

YVONNE. — Tu ne m'as pas trahie... Je t'ai moi-même conseillé de suivre ton devoir...

KERVIL. — Le devoir ne serait-il pas de respecter ma promesse de mari ?...

YVONNE. — Tes devoirs de savant l'emportent.

KERVIL. — Je le pensais tout à l'heure... Maintenant il me semble que cela peut devenir un prétexte pour me débarrasser de notre peine commune et en laisser tout le poids sur tes épaules. D'abord, puisque tout arrive, une expérience peut révéler un fait qui jette bas mon hypothèse de laboratoire.

YVONNE, à demi morte. — Il y va de ta vie !

KERVIL. — N'y allait-il pas de ma vie quand je soignais les matelots à l'hôpital de la Vera-Cruz et dans l'infirmerie du *Surcouf* ?... N'y allait-il pas de sa vie quand mon père marcha avec vingt hommes sur les sept cents Asiatiques qui les massacrèrent ?... Ne me regarde pas ainsi avec tes yeux de torturée.

YVONNE, épuisée. — Tu aimes Adrienne... Elle t'aime... Eh bien...

KERVIL. — Je veux prendre garde, au contraire, que la passion ne me détourne pas du Vrai.

YVONNE. — Il faut que ton génie subsiste. C'est la raison supérieure de notre acte.

KERVIL. — Que pensera Gilberte quand on lui dira : « Cet homme qui t'enseigne le Bien, il a laissé, dans une misérable bourgade de Bretagne, la femme qui lui avait prodigué sa jeunesse, tout son amour sincère, tout son dévouement d'épouse et d'amante. Il l'a laissée afin de suivre celle qui l'aidait, qui le payait par son argent. Il a livré sa femme au désespoir pour obtenir de l'argent, de la puissance et de la volupté...» Vraiment, espères-tu, Yvonne, que cet exemple puisse conseiller à Gilberte Darnot d'être une personne morale selon notre conscience, la tienne, la mienne ?... Espères-tu vraiment ? Tu ne réponds pas...

YVONNE. — Je t'en prie, Jean : sauve l'avenir de ton génie.

KERVIL. — Adrienne me tente trop pour que le désir de satisfaire un instinct ne m'ait pas abusé. Je l'apprends à cette heure où tu pantelles sur cette table...Je ne veux pas compter parmi ceux qui disent ignoblement : « Tout est permis en amour», et qui s'en vont, riant des larmes, ensanglantant les cœurs, détruisant les félicités autour d'eux pour satisfaire un très humble instinct, paré de mensonges poétiques. Yvonne, laisse-moi baiser tes sanglots.

YVONNE. — Puisque tu ne m'aimes plus, va-t'en, va-t'en !

KERVIL. — Yvonne.

YVONNE. — Va-t'en ! puisque tu ne m'aimes plus !... Laisse-moi seule du moins !

KERVIL. — Adrienne me choisit pour donner à sa fille un caractère ! Je ne pourrais lui donner qu'une âme qui meurtrit, qui tue un être de bonté.

YVONNE. — Va-t'en. puisque tu ne m'aimes plus !

KERVIL. — Je t'aime autrement, Yvonne, autrement ; je t'aime à genoux... au lieu de t'aimer dans mes bras... Comme ton cœur bat lourdement, ma chérie !

YVONNE. — Va-t'en, puisque tu ne m'aimes plus !

KERVIL. — Laisse-moi recueillir tes larmes, Yvonne, sur tes cils.

YVONNE. — Plus il y a de vies, tu l'enseignes, plus il naît de pensées... Sauver des existences, c'est accroître l'esprit du monde.

KERVIL. — Je n'accroîtrais que l'esprit de destruction. Non, mon devoir est ici.

YVONNE. — Mon bonheur n'a pas le droit de condamner à périr ceux que tu délivreras du mal.

KERVIL. — Ah ! tes pauvres mains !

YVONNE. — Sauve-toi, Jean, sauve-toi !

KERVIL. — Non, nous irons me guérir, très pauvres, au loin, aussi pauvres que les mendiants ; mais nous reviendrons très forts ensuite. Car je me sens plus robuste et plus vigoureux maintenant que je me suis vaincu.

YVONNE. — Tu crois donc avoir vaincu ta passion ? Tu le crois ?...

KERVIL. — Yvonne... et je t'aime davantage, pour m'être ému de ta peine. Le seul être que nous étions auparavant, notre seul être, s'est reformé.

YVONNE. — Ah !

Scène VIII

LES MÊMES, CHAMBALOT

CHAMBALOT — Eh bien ?... Je retrouve des personnes vaillantes, logiques et courageuses, j'espère ?...

YVONNE. — J'ai essayé de le persuader, monsieur Chambalot, je n'ai pas réussi !

KERVIL. — Heureusement...

CHAMBALOT, frappant la table d'un grand coup de poing. — Ah ! les pauvres gens que vous êtes !

Un silence. Dans le fond, des hommes enlèvent les malles de la famille Darnot.

YVONNE. — S'il me reste, il ne mourra pas ?

CHAMBALOT. — Que voulez-vous ? Il faut bien renoncer à vivre, quand on n'a pas le courage de faire souffrir...

YVONNE. — Oh, monsieur Chambalot, il y a des mouettes que vous blessez et qui pourtant reprennent leur essor vers la mer, vers le soleil.

RIDEAU

Yvonne : « *Monsieur Chambalot, il y a des mouettes que vous blessez et qui pourtant reprennent leur essor !...* »

The play *les Mouettes (les Victimes)* is entered according to act of Congress in the year 1906, by M. Paul Adam, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved

urieux incident se produisit : *les Mouettes* changèrent de nom et s'intitulèrent *Cœurs timides ;* puis ce titre plut moins encore et l'on choisit successivement : *l'Intrus, le Choc, la Peur de vaincre, les Victimes, Yvonne Kervil,* pour revenir enfin au titre primitif, dont M. Paul Adam lui-même, dans un article, du *Gaulois* encore, nous a expliqué le sens :

« Le drame de la mer changeante, l'assaut des vents formidables qui chavirent les mouettes et bousculent les hommes, en haut des falaises, tout le pouvoir dominateur des éléments inspirent à la population de ces côtes le respect de ce qui résiste, de ce qui dure, de ce qui est ancien, stable et permanent... Telle semble la caractéristique de l'âme populaire enseignée par les cris des oiseaux blancs... La grande lutte entre l'Esprit de Tradition et l'Esprit d'Innovation s'est toujours aggravée là. Le duel des deux principes y parut plus tragique qu'en toute autre région de la France. C'est pourquoi j'y situai l'action du conflit qu'encadre le noble décor de la Comédie-Française : le conflit entre la morale du Triomphe et la morale de la Pitié...

» Cet esprit conservé dans les cerveaux des marins bretons, j'ai tâché de l'incarner en l'âme d'un médecin de la flotte, de sa femme pieuse, blottis à deux dans leur petit manoir délabré au creux de la falaise parmi les nids à mouettes... Les nations ailées conservent, par instinct atavique, l'élan qui jadis, peut-être, conduisit du Se-Tchouen en notre Finistère, à la pointe de Penmarch, cette race étrange de pêcheurs et de matelots qu'on nomme en Bretagne les « Bigoudens ».

» Ce sont des Bigoudens, pénétrés de ce fatalisme légendaire, qui défendent, sur la scène de la Comédie-Française, leurs traditions contre le moraliste du Triomphe; contre l'homme venu du Nord pour nier, avec sa dure raison, les sentiments, pour détruire le vol éblouissant des mouettes éparses entre le ciel et la mer. »

***

Au cours d'une des répétitions finales des *Mouettes*, M. Henri de Noussanne entra à la Comédie-Française et il nous rapporta dans *l'Echo de Paris* ses impressions dont nous devons retenir ces quelques lignes :

« ...L'œuvre me tenait tout entier. La critique en dira ce qu'elle voudra, et *les Mouettes* auront le sort que le destin a prévu. C'est l'affaire de demain. Et, d'ailleurs, peu importe. L'essentiel, que je peux attester, c'est la profonde et ardente conscience montrée par les acteurs que j'ai surpris dans leur travail ; c'est l'aveu de leur foi dans l'auteur, c'est leur déclaration spontanée que Paul Adam leur donne des émotions neuves, et qu'ils trouvent dans son texte un effort de pensée, une élévation de sentiments, une hardiesse généreuse de vues qui, par instants, les soulèvent au-dessus de la réalité, les incarnent dans l'irréel et mettent en eux comme une flamme dérobée au feu sacré. »

Cet effort de pensée, cette élévation de sentiments, cette hardiesse généreuse de vues, tous les critiques — si l'on excepte M. Paul Souday, de *l'Eclair* — les ont aperçus au long de ces trois actes, même les critiques — comme MM. Montcornet et Nozière entre autres — qui n'ont point louangé la forme sous laquelle ils se manifestaient.

M. Robert de Flers, critique attitré de *la Liberté* et critique intérimaire du *Figaro*, a étudié et analysé *les Mouettes* au point de vue scénique, en « homme de théâtre » avisé et subtil :

« M. Paul Adam a voulu nous montrer, sous les espèces d'une action dramatique, le conflit de la morale du Christ et de la morale de Nietzsche, — de l'esprit du Sacrifice et de l'esprit d'Egoïsme. C'était là un noble et vaste sujet tout à fait digne du puissant auteur de tant d'œuvres belles et tumultueuses, toutes frémissantes de force et de pensée. Malheureusement, il est à craindre que le public n'aperçoive pas distinctement les intentions de M. Paul Adam et ne démêle point la signification cachée et la portée générale de sa pièce.

» Certes, ces trois actes révèlent une fois de plus la supériorité d'un des plus remarquables esprits de ce temps. Mais ils n'ont point toutes les qualités de métier qu'exige la scène. Trop analytiques, ils manquent de ces rapides synthèses et de ces brusques raccourcis dont vit le théâtre. Il en résulte une certaine indécision dans la marche de la pièce. C'est à regret que je fais ces réserves sur l'œuvre d'un auteur auquel on doit, pour un immense labeur et pour tant de grands et beaux livres, l'estime la plus fervente et la plus respectueuse. Mais c'est au nom de cette estime même que je me permets de les formuler. Alexandre Dumas fils a dit : « Le public ne comprend pas toujours ce » qu'on lui dit, mais il ne devine jamais » ce qu'on ne lui dit pas. Voilà pourquoi, » dans toutes les pièces qui se piquent » de prouver quelque chose, le person- » nage du raisonneur est indispensable. » C'est précisément ce personnage qui manque dans la pièce de M. Paul Adam. Il nous eût expliqué, avec toute la perspicacité et toute la puissance de pensée de l'auteur du *Serpent noir*, les dessous de l'action et son exacte signification. Il nous eût permis d'élargir le sujet même de la pièce et d'en saisir toute la portée. »

MM. Adolphe Brisson, Emile Faguet et Camille Le Senne, avec quelques restrictions de la même nature, sont plus élogieux et leurs articles peuvent se résumer par ces lignes de M. Jean Thouvenin dans les *Annales :*

« Inutile d'ajouter qu'il y a de grandes beautés littéraires dans la pièce. Ce qu'écrit M. Paul Adam n'est jamais banal ni vide de pensée. »

De son côté, M. Catulle Mendès convient, dans *le Journal*, que : « Nouveau ou non dans l'humanité, le personnage de Chambalot, en qui M. Paul Adam a fait vivre, non, j'imagine, sans quelque intention de parodie, l'idéal Nietzschéen, a paru fort intéressant dans l'œuvre représentée, avec le plus grand succès, à la Comédie-Française ; œuvre de haute pensée, d'émotion poignante, de ferme et beau langage ; œuvre digne en tout point du romancier cruel, fervent, tumultueux, violent et magnifique qui déjà nous donna tant de superbes livres... »

Comme lui, MM. Félix Duquesnel dans *le Gaulois*, Louis Artus dans *le Petit Journal*, louent sans réserves *les Mouettes*, et surtout M. François de Nion, dans *l'Echo de Paris*, qui écrit :

« Dans cette admirable tragédie de sentiments, l'action, l'intérêt, la passion ressortent simplement de la combinaison de caractères en lutte, du croisement de races d'âmes en conflit. De ce choc jaillit l'émotion profonde, la vivifiante étincelle qui éclaire et anime ces trois actes, les fait palpiter de vie intense, de vérité. Cela est nouveau, hardi, d'une belle humanité renseignée par les plus nobles contributions de la conscience. Cela nous change aussi des simples anecdotes habituelles poussées au noir ou estompées en gris rose, et par un retour heureux — que j'aime à noter chez un tel novateur — c'est pourtant un hommage à la comédie ancienne, qui si longtemps vécut et triompha par les mêmes moyens naturels et puissants. Cette impression de tranquille passé adaptée à notre présent inquiet fut si forte en moi, tandis que j'écoutais ce dialogue alerte et fin, si plein de choses, que je murmurai à l'oreille d'un ami : « De l'Ibsen traduit par Marivaux. »

» Je ne m'en dédis point ; on retrouvera dans la nouveauté, dans la rareté de cette situation, les dessous de philosophie, les profondeurs de psychologie du vieux maître scandinave, et cette même façon de jeter le coup de sonde, de descendre la lampe aux mines de ténèbre de la pensée ; mais cette façon est adroite, légère, française, et cette lampe s'allume aux plus belles clartés du flambeau de notre génie. »

***

Les trois actes se déroulent dans un même joli décor. Fort bien mis en scène par M. Duflos, ils sont joués : admirablement par Mme Lara, qui, dans le rôle de l'épouse un moment sacrifiée, a des accents d'émotion intense, et très bien par M. Henry Mayer en note discrète ; par M. Raphaël Duflos, Chambalot cynique et dur ; par Mme Berthe Cerny, Adrienne élégante et amoureuse ; par Mme Renée du Minil, et par la petite Lyrisse aux mollets nus.

Gaston Sorbets.

Pièces publiées depuis le 1er janvier 1906 :

La Rafale, par Henry Bernstein (Gymnase) ; *Jeunesse*, par André Picard (Odéon) ; *le Réveil*, par Paul Hervieu (Comédie-Française) ; *Vieil Heidelberg*, par Wilhelm Meyer-Fœrster, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer (théâtre Antoine) ; *les Hannetons*, par Brieux ; *Au petit bonheur*, par Anatole France (Renaissance) ; *Sous l'épaulette*, par Arthur Bernède (Porte-Saint-Martin) ; *Glatigny*, par Catulle Mendès (Odéon) ; *la Piste*, par Victorien Sardou (Variétés) ; *Sévérité*, par L. Frapié et P.-L. Garnier (théâtre Antoine) ; *l'Attentat*, par A. Capus et L. Descaves (Gaîté) ; *le Nouveau Jeu*, par Henri Lavedan (Variétés) ; *l'Enfant chérie*, par Romain Coolus (Gymnase) ; *la Vieillesse de don Juan*, par Mounet-Sully et Pierre Barbier (Odéon) ; *la Griffe*, par Henry Bernstein (Renaissance) ; *Paraître*, par Maurice Donnay (Comédie-Française) ; *le Prétexte*, par Daniel Riche (Comédie-Française) ; *Thermidor*, par Victorien Sardou ; *Chaîne anglaise*, par Camille Oudinot et Abel Hermant (Vaudeville) ; *le Tour de main*, par Francis de Croisset et Abel Tarride (Gymnase) ; *la Chance du mari*, par G.-A. de Caillavet et Robert de Flers (Gymnase) ; *la Courtisane*, par André Arnyvèlde (Comédie-Française) ; *la Préférée*, par Lucien Descaves (Odéon) ; *les Passagères*, par Alfred Capus (Renaissance) ; *la Vierge d'Avila* (*sainte Thérèse*), par Catulle Mendès (théâtre Sarah-Bernhardt).

Pièces à paraître :

Miquette et sa mère, par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Variétés) ;
Jules César, traduit de Shakespeare, par Louis de Gramont (Odéon) ;
Éducation de prince, par Maurice Donnay (Vaudeville) ;
La Maison des juges, par Gaston Leroux (Odéon) ;
Le Voleur, par Henry Bernstein (Gymnase) ;
Poliche, par Henry Bataille (Comédie-Française) ;
Le Foyer, par Octave Mirbeau et Thadée Natanson ;
Le Nid, par Michel Provins (Vaudeville) ;
Florise Bonheur, par G. Mitchell et J. Baschet, d'après le roman d'A. Brisson (Odéon) ;
Les Deux Hommes, par Alfred Capus (Comédie-Française) ;
Ramuntcho, par Pierre Loti (Odéon) ;
Circé, par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Vaudeville) ;
Le Goût du vice, par Henri Lavedan (Gymnase) ;
Paris-New-York, par Francis de Croisset et Emmanuel Arène (Variétés) ;
Son Père, par Albert Guinon et Alfred Bouchinet (Odéon) ;
Claire Fresneau, par Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française) ;
La Rêveuse, par Henry Kistemaeckers et Eugène Delard (Comédie-Française) ;
Chacun sa vie, par Gustave Guiches et P.-B. Gheusi (Comédie-Française) ;
Le Bon Roi Dagobert, par André Rivoire ;
La Française et *la Foi*, par Brieux.

A cette liste viendront s'ajouter encore les autres œuvres dramatiques que leur succès ou leur valeur littéraire recommanderont à notre choix.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

France, Algérie, Tunisie		Etranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet.

PARIS